

Les défis de la traduction de la littérature arabe moderne vers le français : la littérature saoudienne comme exemple

Shaaban El Sayed Abdellatif Hassan*

ssa00@fayoum.edu.eg

Résumé

À l'ère de l'ouverture culturelle, la traduction apparaît comme un moyen fondamental de communication entre les civilisations, servant de pont pour le transfert des connaissances, la promotion du dialogue et la construction de la compréhension entre les peuples. Cependant, le mouvement de traduction de l'arabe est confronté à de multiples défis, allant de la prédominance des considérations commerciales à l'absence d'action collective organisée, en passant par le faible soutien institutionnel, en plus du manque d'intérêt pour les textes de valeur culturelle et scientifique. En explorant les différentes perspectives de la traduction de la littérature arabe en général et la littérature saoudienne vers le français en particulier, nous tentons de comprendre comment la traduction peut surmonter les défis actuels et servir de véritable moyen de rapprocher les peuples et de favoriser la communication culturelle, contribuant ainsi à l'avancement des connaissances et au renforcement de la présence de la littérature arabe et notamment la littérature saoudienne sur la scène mondiale. L'Arabie saoudite a radicalement changé au cours des dernières décennies. Les écrivains de ce pays ont été en première ligne face à de nombreuses contradictions. Ce qui laisse peut-être le lecteur occidental dans un état d'étonnement, ce sont les expériences littéraires passionnantes qui se caractérisent par une audace délibérée et une conscience culturelle. Ces idées stéréotypées sur la société saoudienne et sa littérature, mais ces idées fausses se sont évaporées grâce aux traductions en français. Ce qui nous amène à nous poser quelques questions : quelles sont les raisons ou les motivations de ces traductions et comment ces romans ont-ils été reçus dans le champ littéraire français et francophone ? La version traduite des romans saoudiens sera-t-elle meilleure que la version arabe, et le traducteur jouera-t-il un rôle dans l'amélioration de la qualité du texte, comme c'est le cas avec certains romans arabes qui ont remporté des prix parce qu'ils étaient bien traduits ?

Mots clés : traduction de l'arabe, littérature arabe moderne, littérature saoudienne, marginalisation, défis.

* Professeur-adjoint, Université du Fayoum.

Introduction.

La traduction littéraire créative est l'un des ponts les plus efficaces de communication humaine entre les cultures et les civilisations des nations. Une étude comparative du mouvement de traduction du français vers l'arabe, et vice versa, de l'arabe vers le français, présente une image idéale d'un échange culturel inégal (quantitativement et qualitativement) entre une langue centrale ou dominante (le français) et une langue périphérique ou dominée (l'arabe). Ces dernières années, certaines maisons d'édition françaises ont manifesté leur intérêt pour la traduction de certains romans saoudiens contemporains, aux côtés d'autres romans arabes. Malgré le succès de certains d'entre eux, si l'on examine l'ampleur de cet intérêt, ce succès affirme que ce niveau est encore inférieur à celui que reçoivent les romans contemporains de nombreuses autres cultures. Le roman saoudien, comme c'est le cas du roman arabe en général, souffre encore d'une certaine marginalisation pour de nombreuses raisons, parmi lesquelles les facteurs commerciaux qui s'entremêlent aux capacités des maisons d'édition. C'est pour cela que lorsqu'on discute de l'état du roman saoudien contemporain traduit en français, il faut commencer par examiner l'état du roman arabe en général dans le même domaine, et peut-être l'état du marché de la traduction du roman dans son ensemble.

Chaque année, pendant la saison où les maisons d'édition françaises reprennent leurs activités après la pause estivale, entre mi-août et début octobre, ces maisons publient un grand nombre de romans français et traduits, atteignant en moyenne 600 romans. Le nombre de traductions de l'arabe varie entre dix et douze romans. Les romans arabes pourraient également être complètement absents cette saison, les éditeurs préférant reporter leur publication à des mois plus tard pour éviter de se perdre dans la ruée des nouvelles sorties. Selon les statistiques du Syndicat des éditeurs français, les romans arabes contemporains se classent au huitième rang parmi le nombre total de droits de traduction de romans achetés par les maisons d'édition. Les premières places sont, dans l'ordre, pour l'anglais, puis l'allemand, puis l'italien, le chinois et le finnois. Le roman saoudien se classe au troisième rang des romans arabes traduits en français, après le roman

libanais, puis le roman marocain (qui comprend des publications de Tunisie, d'Algérie et du Maroc), et le roman syrien au quatrième rang.

L'activité traduisante contribue à mettre en lumière des aspects intellectuels divers et éclairants qui resteraient autrement inconnus des autres sans la traduction et à les rendre facilement accessibles dans leur propre langue.

« Si la traduction est la transmission d'une information d'un système linguistique à un autre, elle représente également la culture des deux textes, l'original et le traduit, sans oublier les difficultés linguistiques complexes inhérentes à cette transmission, dues au fait que la langue est en réalité comme un site archéologique dont la fouille fait apparaître des informations sur les locuteurs de la langue traduite, leur histoire, leurs croyances, leurs habitudes et leurs coutumes.¹ »

Les ouvrages encyclopédiques traduits en langues étrangères, qu'il s'agisse de ceux qui présentent la littérature arabe dans son ensemble ou la littérature saoudienne en particulier aux lecteurs occidentaux, ont efficacement contribué à faire connaître la littérature saoudienne. On pourrait mentionner à titre d'exemple l'Encyclopédie de la littérature arabe moderne, qui est un ouvrage massif produit grâce aux efforts combinés de l'Université du Roi Saoud et du Projet de traduction de l'arabe. La première édition a été publiée à Londres en 1988 et qui a traduit quatre-vingt-quinze écrivains, hommes et femmes, du Golfe Arabique et du Yémen. Les écrivains saoudiens ont eu une grande part dans cette encyclopédie, car l'ouvrage comprenait des traductions de poèmes de vingt-quatre poètes saoudiens, parmi lesquels nous mentionnons, par exemple : Abdullah Al-Faissal (1923-2007), Muhammad Hassan Faqi (1914-2004), Ahmed Qandil 1911-1979), Muhammad Fahd Al-Essa (1923-2013), Muhammad Al-Thabeti (1952-2011), Ghazi Al-Qosasibi (1940-2010) et douze auteurs de nouvelles des deux sexes comme Ibrahim Al-Nasser (1933-2013), Ahmed Al-

¹ Charles Didier, *رحلة الي الحجاز في النصف الثاني من القرن التاسع عشر* (Voyage au Hedjaz durant la seconde moitié du 19ème siècle), op. cit., p. 3031.

Sebaie (1905- 1984), Fawzia Abu Khaled (1955), Khairiya Al-Saqqaf (1951) et Sharifa Al-Shamlan (1948 ou 1949- 2011). En plus de traduire une partie du roman de Hamza Bouqari (1932-1984) « Saqifat Al-Safa » ou *Le hangar Al- Safa*, dont le Projet de traduction arabe a publié plus tard une traduction complète en 1991.

Que le nombre d'écrivains saoudiens dont les œuvres ont été traduites en langues étrangères et plus particulièrement en anglais soit important, comme dans l'encyclopédie susmentionnée, ou faible, comme c'est le cas dans *L'Encyclopédie de la littérature de fiction arabe moderne*, publiée en 2005, qui comprenait des traductions d'un groupe de romanciers et de nouvellistes de nombreux pays arabes. D'autre part, nous constatons que l'encyclopédie de la littérature saoudienne moderne, intitulée *Au-delà des dunes, une sélection de littérature saoudienne moderne*, qui a été publiée en 2009, chez Harmattan. Elle est entièrement dédiée aux écrivains du Royaume d'Arabie saoudite et constitue une extension de la coopération entre l'Université du Roi Saoud et le Projet de traduction arabe. Les œuvres littéraires qu'il comprend donnent également une idée générale du développement de la littérature et de la culture dans le Royaume saoudien depuis la conquête de Riyad² jusqu'à nos jours. Les auteurs de cette œuvre littéraire importante ont consacré leur attention à la traduction de diverses œuvres de quatre-vingt-dix-sept écrivains du Royaume saoudien, à savoir des poèmes de huit pionniers tels que Muhammad Hassan Awad (1902-1980) et Hussein Sarhan (1914-1993), en plus de quarante-trois auteurs innovateurs tels qu'Ashjan Hindi (1968) et Ghazi Al-Qossaibi (1940-2010). Elle comprend également la traduction de vingt-neuf nouvelles de nombreux écrivains et écrivaines, tels que Hassan Al-Nuaimi (1960), Abdullah Al Nasser (1933-2013) et Khairiya Al Saqqaf (1951). Certains chapitres ont été

² La bataille de Riyad, également appelée la conquête de Riyad, était une bataille qui a eu lieu le 5 Shawwal 1319 AH (15 janvier 1902), à la forteresse de Masmak à Riyad, la capitale du Royaume d'Arabie saoudite à l'heure actuelle. La conquête de Riyad par le roi Abdulaziz en 1902 a conduit à une rupture complète avec les époques où la péninsule arabique était dominée par les conflits et les combats entre ses différentes entités tribales, et au début d'une nouvelle ère qui a vu de profonds changements dans la géographie politique de la région du Moyen-Orient. La conquête de Riyad était la pierre angulaire de la création du Royaume d'Arabie saoudite, et sa création officielle qui était annoncée en 1932.

traduits de sept romans, comme *Le prix du sacrifice* de Hamed Damanhoury (1922- 1965), *L'impasse* de Turki Al-Hamad (1952) et *La terre désolée* de Laila Al-Jahni (1969). Elle a également traduit cinq pièces de théâtre, telles que *Les Diables silencieux* d'Abdullah Abdul Jabbar (1920- 2011), *La dernière mort de l'acteur* de Raja Alem (1970) et *Le secret du talisman* de Malha Abdullah (1957).

Cette encyclopédie avait pour objectif essentiel de donner une image presque exhaustive de la littérature saoudienne : des extraits de littérature autobiographique de huit écrivains, tels que Son Altesse Royale le prince Khalid bin Sultan bin Abdulaziz (1948) et l'écrivain Ahmed Al-Sebai (1905-1984) ont été traduits. Cette encyclopédie fournit non seulement une traduction complète de tous les genres littéraires de ce grand nombre diversifié d'écrivains hommes et femmes de diverses écoles de pensée, mais elle donne également au lecteur, dans l'introduction de l'encyclopédie, une idée complète du Royaume d'Arabie saoudite géographiquement et politiquement, et un résumé de l'émergence et du développement de la littérature saoudienne. Et en termes de traductions individuelles, de nombreux écrivains saoudiens, en particulier des romanciers, ont eu l'opportunité de voir leur créativité traduite en anglais, comme le Dr Ghazi Al-Qossaibi qui a reçu une large attention de la part des traducteurs vers la langue anglaise depuis les années 1970, à commencer par ses recueils de poésie tels que *De l'Orient et du désert*, dont la première traduction a été publiée en 1977, *Poèmes lyriques arabes* en 1986 et *Et la couleur des fleurs*, sorti en 1995.

Al-Qossaibi a également participé à la traduction du livre *Trésor de poèmes d'amour arabes : citations et proverbes*, publié en 1996, qui comprenait une grande collection de poèmes érotiques, allant de la poésie préislamique aux poètes modernes. La traduction des œuvres d'Al-Qossaibi comprenait ses écrits en prose, tels que *Articles arabes*, parus en 1985 et son célèbre livre *Une vie dans l'administration*, publié en 1999. D'autre part, nous constatons que le livre d'Al-Qossaibi intitulé *Révolution dans la Sunnah prophétique* a été publié pour la première fois en anglais en 2004, puis en arabe en 2005. Les romans d'Al-Qossaibi qui ont été traduits en anglais sont « Freedom Apartment » ou *Appartement de liberté* en 1996, « Seven » ou

Sept en 1998, « Densko » en 2000 et « Love Story » ou *Histoire d'amour* en 2002. Yousef Al-Muhaimeed, dont les romans *Pièges à odeurs* et *La Bouteille* ont été traduits en anglais et en russe, ainsi qu'Abdo Khal, dont le roman *Lancer des étincelles* a été traduit après avoir remporté le Prix international de la fiction arabe en 2010, et Raja Alem, dont le roman *Le Collier de la colombe* a été traduit après avoir remporté le même prix conjointement avec l'écrivain marocain Mohammed Achaari en 2011. Son roman *L'Anneau* a été traduit en anglais, en français et en espagnol.

Les romans de l'auteur saoudien Mohammed Hassan Alwan ont également été traduits en langues étrangères. Son roman *Le Castor*, qui a été sélectionné pour le prix Booker arabe 2013, a été traduit en anglais et en français. Son roman *Une petite mort*, qui a remporté le Prix international de fiction arabe en 2017, a également été traduit en italien cette année. Quant à Raed Al-Jashi (1976), son recueil de poèmes *La Mouette sanglante* a été traduit en anglais. En 2015, il a été sélectionné par l'Université américaine de l'Iowa pour être inclus dans le programme de littérature internationale contemporaine. Il a également remporté le prix du meilleur recueil de poésie traduite en italien pour l'année 2018. Certains traducteurs saoudiens ont également déployé des efforts pour transmettre la créativité saoudienne aux langues internationales.

Il y a le travail pionnier du professeur Hassan Al-Salhabi (1971), qui a publié une sélection de nouvelles de Jazan traduites en anglais en 2012 sous le titre *Tout est réduit en cendres* par Club littéraire de Jazan. Le recueil a été écrit par vingt-huit auteurs de nouvelles, hommes et femmes, qui sont des symboles de la nouvelle à Jazan, tels que Muhammad Zare' Aqeel (1910- 1988) , Omar Taher Zeila (1945), Hijab Al-Hazmi (1945), Abduh Khal (1962) et Hassan Al-Hazmi (1965). Un groupe de traducteurs de tout le Royaume a participé à la traduction avec Al-Salhabi. De plus, il y a un état d'esprit optimiste quant à la prospérité du mouvement de traduction de la littérature saoudienne dans les langues internationales, y compris le français, grâce aux travaux des traducteurs saoudiens, hommes et femmes. Et plus particulièrement, après que les traducteurs saoudiens ont désormais été mis sous la tutelle officielle de l'Autorité pour la

littérature, l'édition et la traduction, qui est dirigée par l'écrivain Muhammad Hassan Alwan et cherche, sous la direction de Son Altesse le prince Badr bin Abdullah bin Farhan Al Saoud, ministre de la Culture. Ceci se fait dans le but d'œuvrer à la réalisation des objectifs de la « **Vision 2030** » de Son Altesse le Prince héritier, qui vise à faire de la culture « une pierre angulaire de la qualité de vie » ; Par ailleurs, l'un des objectifs de la Commission de Littérature, d'Édition et de Traduction est de réglementer l'industrie de l'édition dans le Royaume saoudien, avec tous ses aspects connexes, y compris le soutien à la paternité, la préservation des droits, la création d'un environnement propice à la créativité et la création d'opportunités de formation et d'investissement.

La question devient plus compliquée lorsque la traduction est faite à partir d'un texte original traduit et non à partir du texte original. C'est exactement ce à quoi l'« Encyclopédie de la littérature saoudienne » a été confrontée dans sa traduction française, qui s'appuyait à l'origine sur la traduction anglaise, ce qui a provoqué un « sabotage » important, incitant un certain nombre de ceux qui s'y intéressaient à avoir une dent contre le professeur saoudien Abu Bakr Baqader³, qui a signé cette version traduite en français. Abdul Rahman Al-Tayeb Al-Ansari, membre du comité scientifique de l'Encyclopédie de la littérature saoudienne moderne, publiée en dix volumes par Dar Al-Mufradat en 2001, a lancé une attaque contre l'académicien Abu Bakr Baqader après qu'il a annoncé la signature de la traduction française de l'encyclopédie. Il a décrit cette traduction comme l'enfant illégitime de l'encyclopédie mère, et comme étant de mauvais goût et misérable parce qu'il s'agit d'une traduction de l'encyclopédie de l'anglais vers le français. La question fondamentale que la présente étude soulève portent essentiellement sur la présence de la littérature arabe et saoudienne dans le monde, soulignant qu'elle n'est pas

³ Écrivain et chercheur saoudien, professeur de sociologie et d'anthropologie à l'Université du roi Abdulaziz à Djeddah. Il a publié plusieurs ouvrages, dont : « Principes fondamentaux de la préservation de l'environnement en Islam », « La ville préindustrielle », « L'urbanisation dans la péninsule arabique », « Sociologie du langage », « Perspectives de la sociologie arabe contemporaine », « Islam et anthropologie », « Anthropologie dans le monde arabe » et « Perspectives de la sociologie arabe contemporaine ».

inférieure à toute autre littérature en termes de valeur, de légitimité et de mérite de reconnaissance mondiale. Avec l'essor du roman saoudien sur la scène arabe, notamment avec le début du nouveau millénaire, et l'émergence d'une nouvelle génération de romanciers aux écrits porteurs de vitalité, de diversité et parfois de confrontation, il est important de prêter attention au mouvement romanesque au Royaume d'Arabie Saoudite, où il suffit de souligner qu'il est le seul pays arabe à avoir remporté trois fois le prix arabe le plus important (le prix Booker français). Cela prouve une fois de plus que la centralité traditionnelle du roman arabe s'est déplacée vers l'est, en direction de Riyad. Les éditeurs européens, notamment français, doivent prendre note de cette particularité, à la fois pour corriger le regard français sur la culture saoudienne et, d'autre part, pour acquérir une nouvelle sensibilité romanesque, après que les romanciers arabes établis n'aient pas réussi jusqu'ici à trouver leur place sur la carte romanesque française. Il est difficile de lire objectivement un roman saoudien traduit en français et destiné au lecteur étranger français, qui est chargé d'une image stéréotypée de l'atmosphère générale du Royaume d'Arabie saoudite, avec un ensemble de clichés qui étaient présents dans le premier roman écrit en français et mis sur le marché du livre français en 2000 par son auteur Ahmed Abu Dahmane⁴, publié par Gallimard. Abdulrahman Mounif⁵, Abduh Khal⁶, Raja Alem et la nouvelle génération, comme

⁴ Ahmed Abu Dhamane est un écrivain et nouvelliste saoudien. Il est né dans le village d'Al Khalaf, situé dans le gouvernorat de Sarat Ubaidah dans la région d'Asir, au sud du Royaume d'Arabie saoudite. Résidant dans la capitale française, Paris. Il a écrit le roman *La Ceinture* en français en 2000, et il a été publié par la maison d'édition française Gallimard. Il a ainsi connu un grand succès en France. Il devient ainsi le premier écrivain de la péninsule arabique à écrire en français. Le roman *La Ceinture* a été traduit en 8 langues, et l'auteur a pris soin de le traduire dans sa langue maternelle, l'arabe.

⁵ Abdul Rahman Munif est né en 1933 à Amman, d'un père originaire de Najd et d'une mère irakienne. Il a passé ses premières années avec sa famille à se déplacer entre Damas, Amman et certaines villes saoudiennes. Il a terminé ses études secondaires dans la capitale jordanienne, tout en commençant son activité politique et en rejoignant les rangs du parti Baas nouvellement formé. Il a rejoint la faculté de droit de Bagdad en 1952. Après la signature du Pacte de Bagdad en 1955, Mounif a été expulsé avec un grand nombre d'étudiants arabes vers la République arabe d'Égypte. Il a poursuivi ses études à l'Université du Caire pour obtenir une licence en droit. En 1958, il a terminé ses études de troisième cycle à l'Université de Belgrade, en Yougoslavie, où il a obtenu un doctorat en économie, spécialisé en économie

Mohammed Hassan Alwan⁷, lauréat du prix de l'Institut du monde arabe en France, Raja Al Sanea et d'autres, ont su surmonter le complexe d'infériorité avec leurs textes narratifs et ouvrir l'horizon à un roman saoudien qui rivalise avec les textes occidentaux sur la scène culturelle et de recherche française et tente de percer dans les cercles des prix établis en France, tout comme le texte de Mohammed Hassan Alwan « Le Castor » a pu arracher un prix en dehors de sa zone géographique. La question urgente que notre recherche pose largement, est de savoir si la sélection par les maisons d'édition étrangères de textes qui transcendent les tabous sociaux représente un pas vers un monde arabe marqué par les traditions et les coutumes. Ou s'agit-il d'une reconnaissance des textes arabes qui ont su s'imposer au sein d'un élan productif venu des quatre coins du monde et traduits en français ?

Historique de la traduction de la littérature arabe moderne en français.

Dans les années 1950, il existait à Paris une petite maison d'édition qui s'intéressait à la traduction de certaines œuvres de Mahmoud Taymour (1894-1973) et de Tawfiq al-Hakim (1898-1987), à savoir « Les Nouvelles Éditions Latines ». Cette maison d'édition a disparu au début des années soixante, et rien de ses publications n'est resté, sauf dans les grandes bibliothèques publiques. En 1960, paraît la traduction de la première partie du livre de Taha Hussein, *Les Jours*,

pétrolière, en 1961. Il revient à Beyrouth où il est élu membre du Commandement National pour quelques mois. En 1962, ses relations politiques et organisationnelles avec le parti Baas ont pris fin après la conférence de Homs et les différences de pratique.

⁶ Abduh Khal est un écrivain et romancier saoudien. Son roman *Jeter des étincelles* a remporté le Prix international de la fiction arabe en 2010, et son roman *L'angoisse de la séductrice* a remporté le prix du meilleur roman d'un écrivain saoudien en 2013. Parmi ses œuvres publiées chez Dar Al Saqi, on compte : *Coincidence nocturne*, *Âmes*, *L'angoisse de la séductrice*, *L'argile*, *Débauche* et *Les villes qui mangent de l'herbe*.

⁷ Mohammed Hassan Alwan, né le 27 août 1979, est un romancier et écrivain saoudien, et le PDG de l'Autorité générale saoudienne pour le théâtre et les arts du spectacle depuis le 18 novembre 2024. Avant cela, il a été PDG de l'Autorité générale pour la littérature, l'édition et la traduction de février 2020 au 18 novembre 2024. Il a publié un certain nombre de romans, dont le plus important est *La petite mort*, qui a remporté le prix international de la fiction arabe (le prix Booker) en 2017.

présentée par son ami André Gide. En 1962, une traduction de *Je vis* de Laila Baalbaki (1936- 2023) est publiée par Julliard. Le magazine Orient a également traduit quelques nouvelles et poèmes d'un certain nombre d'écrivains syriens, libanais et palestiniens, dont la plupart ont été traduits par l'orientaliste français Michel Barbot⁸. La guerre d'Algérie éclate et l'intérêt pour la littérature arabe moderne, resté minime jusqu'alors, diminue. C'est parce que le lecteur français moyen ne lisait pas cette littérature traduite et n'avait aucune curiosité à suivre les publications, malgré leur petit nombre. Bien que certains ecclésiastiques chrétiens qui travaillaient dans les pays arabes, ou qui se préparaient à y travailler, connaissaient cette littérature.

Quant aux grands orientalistes intéressés par la littérature, comme Régis Blachère (1900-1973), Emile Dermenghem (1892-1971), Louis Massignon (1883- 1962), Henri Pérès (1890- 1983), Vincent Monteuil (1913- 2005), Charles Henri Plas (1892-1954) et André Miquel (1929-2022), ils préféraient généralement la littérature arabe ancienne. Peu d'entre eux étaient ouverts à la littérature moderne, la considérant comme faible et fragile, et se contentaient de la littérature arabe jusqu'au IV^e siècle de l'Hégire (Xe siècle de notre ère), considérant que tout ce qui venait après elle, en particulier la Renaissance et ce qui l'a suivie, ne valait pas la peine d'être suivi. Dans ce contexte, il faut souligner l'énorme effort de traduction entrepris par le traducteur d'Alep, René Khawam (1917-2004), qui s'est particulièrement intéressé à la traduction d'ouvrages traitant de la littérature de débauche, de ruses, d'imagination, d'intelligence et de méchanceté, couvrant ainsi cet aspect négligé.

« Contrairement aux pionniers de la traduction de l'époque abbasside, les traducteurs de la Nahda n'accompagnèrent pas leurs approches traductrices d'une réflexion profonde. Hormis quelques annotations et quelques précisions qui précèdent une partie de leurs travaux, ces traducteurs n'offrent que

⁸ Docteur ès lettres. - Agrégé d'arabe. - Titulaire de la chaire d'arabe oriental à l'Institut national des langues et civilisations orientales (INALCO).

des remarques générales et subjectives sur la traductologie.⁹ »

En 1967, la maison d'édition parisienne « Seuil » publie trois volumes sur la littérature arabe moderne, compilant des extraits du roman et du récit (volume un), des tentatives (volume deux) et de la poésie (volume trois). Cet ouvrage a permis de faire découvrir au lecteur français curieux certains noms et textes. Il faut dire ici que la politique moyen-orientale de la France après la guerre de 1967, telle qu'exprimée par le général de Gaulle, a créé un climat propice à l'ouverture.

En 1972, un jeune éditeur français du nom de Pierre Bernard fonde la maison d'édition Sindbad, soutenue par certaines associations arabes et bénéficiant d'une aide importante du gouvernement algérien. En plus des séries qu'elle a publiées sur la littérature arabe classique et la littérature turque et persane, la maison d'édition s'est intéressée à la traduction d'un certain nombre d'écrivains arabes contemporains et a choisi les plus éminents d'entre eux : elle a traduit des œuvres de Tayeb Salih (1929-2009) , Naguib Mahfouz, Youssef Idris (1927- 1991), Adonis (1930), Abdel Wahab Al-Bayati (1926- 1999), Gamal Al-Ghitani (1945-2015), Edwar Al-Kharrat (1926-2015), Abdel Salam Al-Ujaili (1918- 2006), Fouad Al-Takarli (1927-2008), Al-Taher Wattar (1936- 2010), Hanna Mina (1924- 2018), Abdel Rahman Munif, Ghassan Kanafani (1936- 1972). La production de ces traductions a été agréable et passionnante, ce qui a incité d'autres éditeurs - notamment les grandes maisons d'édition - à se lancer dans l'aventure du livre arabe traduit.

On trouve désormais en librairie des livres traduits de l'arabe, publiés par les maisons d'édition Gallimard, Seuil, Lattès, Denoël, Minuit, Arléa, Mame, et Mercure de France. En plus de "Sinbad", on trouve en effet quelques maisons d'édition spécialisées dans tel ou tel écrivain, comme la maison d'édition « Denoël », qui a publié plus de la moitié des œuvres de Naguib Mahfouz traduites en français, et la maison d'édition « Mercure de France », qui a publié notamment les œuvres d'Adonis.

⁹ Al-Moucif Al- Gazzar, الترجمة ونظرياتها (La traduction et ses théories), Tunis, Dar qirtag, 1989, 126.

Entre 1992 et 1995, Yves Gonzalez Quijano¹⁰ (professeur de littérature arabe contemporaine à l'Université de Lyon) crée la collection Mondes Arabes aux éditions Sindbad et encourage la traduction de jeunes écrivains arabes tels que Hanan Al-Shaykh¹¹, Sonallah Ibrahim¹², Nabil Naoum¹³, Salim Barakat¹⁴ et Alia

¹⁰ Chercheur et professeur d'université spécialisé en littérature arabe moderne ; Il enseigne à l'Université Lyon II. En plus de publier un blog numérique consacré aux affaires culturelles et politiques arabes, il a traduit des œuvres d'écrivains et de poètes arabes contemporains. Tels que : Sonallah Ibrahim, Hanan Al-Sheikh, Mahmoud Darwish et Rashid Al-Daif. Ses livres les plus marquants incluent « Les Arabes parlent aux Arabes » (2009) et « Identités numériques arabes » (2012).

¹¹ Hanan Al-Shaykh est née à Beyrouth en 1945. Dès son enfance, elle ressentait le désir de se libérer de son environnement strict et fermé. Elle a travaillé dans le journalisme et a publié son premier roman, *Le Suicide d'un homme mort*. 1968-1970 Elle se marie et s'installe avec son mari dans le Golfe Persique, où elle écrit *Le Cheval du Diable* (1975). Elle s'est ensuite installée à Londres après la guerre civile libanaise et en a parlé dans son roman *Le Conte d'une fleur* (1980), qui a été interdit dans les pays arabes.

¹² Sonallah Ibrahim, un romancier égyptien de gauche qui a été emprisonné à l'époque de Gamal Abdel Nasser. Il est né au Caire en 1937. Il rejoint l'organisation communiste égyptienne « Haditu » et est arrêté en 1959 dans le cadre de la campagne lancée par Gamal Abdel Nasser contre les gauchistes égyptiens. Il est resté en prison pendant cinq ans jusqu'en 1964. Après sa sortie de prison, il a travaillé comme journaliste pour l'agence de presse égyptienne en 1967. Il a ensuite travaillé pour l'agence de presse allemande à Berlin-Est en 1968, jusqu'en 1971. Après cela, il est allé à Moscou pour étudier la cinématographie et travailler dans la réalisation de films. Il retourne ensuite au Caire en 1974 sous le règne du président Sadate et se consacre entièrement à l'écriture indépendante en 1975. Parmi ses œuvres les plus célèbres figurent : le roman « Charaf », qui se classe troisième parmi les cent meilleurs romans arabes, « Le Comité », « L'Étoile d'août », « Beyrouth Beyrouth », « Les tragédies du Nil », « Warda », « Le Turban et le chapeau », et d'autres œuvres littéraires qui occupent une place de choix dans le monde de la littérature.

¹³ Nabil Naoum est né au Caire en 1944. Il a étudié l'ingénierie et a obtenu une licence à l'Université du Caire en 1967. Il a également travaillé comme ingénieur civil aux États-Unis pendant 10 ans, avant de se consacrer à l'écriture créative en 1979. Le roman de Naoum « La Porte » a été publié en édition limitée, ainsi que « L'Amant du moderniste », un recueil de nouvelles, en 1984, « La Pleine Lune » en 1993, « Le Retour au Temple » en 1944, « La Fraîcheur de l'œil » en 1997, « Le Premier Corps » en 1998, « La Frontière de l'amitié » en 2000 et « La Reine Toute » en 2010. Ses œuvres ont été traduites en anglais, français, allemand, néerlandais, suédois et vietnamien. Il vit et travaille actuellement à Paris.

¹⁴ Salim Barakat est un romancier, poète et écrivain kurde-syrien né en 1954 à Qamichli, en Syrie. Il a passé son enfance et sa première jeunesse dans sa ville, ce qui lui a suffi pour se familiariser avec son vocabulaire culturel, en plus des cultures voisines comme l'assyrienne et l'arménienne.

Mamdouh¹⁵. La série a atteint vingt et un numéros. En 1995, Actes Sud rachète les éditions Sindbad, après le décès de son fondateur et le début de son déclin. Surtout après l'éclatement des violences en Algérie. Et maintenant, nous sommes devant une grande maison d'édition qui s'occupe de littérature arabe, et qui publie plusieurs séries, dont : la série « Littérature classique » sous la direction d'André Mickel, la série « Littérature moderne » sous la direction de Farouk Mardam Bey, la série « Peuples et sociétés », la série « Bibliothèque islamique », la série « Babylone » et la série émergente « Mémoires de la Méditerranée».

Ce dernier a publié les livres suivants : *Biographie d'une ville* d'Abdul Rahman Mounif, *L'horizon vertical* d'Abdul Qader Al Janabi¹⁶, *L'œuf de la colombe* de Ra'ouf Mus'ad (1937), *Vendredi dimanche* de Khaled Ziada (1952) et *Campagne d'inspection* de Latifa Al Zayyat (1923- 1996). La Fondation européenne de la culture soutient cette série, publiée en cinq ou six langues européennes. Ainsi, on constate que les maisons d'édition françaises ont jusqu'à présent traduit les œuvres de plus de soixante-dix écrivains arabes modernes, les romans représentant la part du lion de ces publications.

Le roman saoudien dans la scène culturelle française.

Ces dernières années, certaines maisons d'édition françaises ont manifesté leur intérêt pour la traduction de sélections de romans saoudiens contemporains, ainsi que d'autres romans arabes. Malgré le succès de certains de ces romans, un examen plus approfondi de l'ampleur de cet intérêt révèle qu'il reste inférieur à celui reçu par les romans contemporains de nombreuses autres cultures. Le roman saoudien, comme le roman arabe en général, souffre encore d'une certaine marginalisation pour de nombreuses raisons, dans lesquelles

¹⁵ Alia Mamdouh est née à Bagdad en 1944

¹⁶ C'est un journaliste, écrivain, poète et traducteur irakien, né en 1944. Elle a publié son premier recueil de nouvelles sous les titres de « Ouverture au rire » chez Dar Al-Awda en 1973. Le roman « Grains de naphthalène » a été publié au Caire par Dar Fasul, Organisation Générale du Livre Egyptien en 1986 a été traduit en sept langues par la Fondation Méditerranéenne : anglais, français, italien, allemand (dont une édition de poche), espagnol, catalan et néerlandais.

les facteurs commerciaux s'entremêlent aux capacités des maisons d'édition.

« Quant à l'Arabie, c'est principalement par le biais de la presse que le fait littéraire a pris son envol et s'est imposé au lectorat avant qu'elle ne développe le système éditorial que l'on connaît aujourd'hui.¹⁷ »

Lorsqu'on discute de l'état du roman saoudien contemporain traduit en français, il vaudrait mieux commencer par examiner l'état du roman arabe en général dans le même domaine, et peut-être l'état du marché de la traduction du roman dans son ensemble.

Chaque année, et particulièrement pendant la saison où les maisons d'édition françaises reprennent leurs activités après la pause estivale, entre mi-août et début octobre, ces maisons publient un grand nombre de romans français et traduits, atteignant en moyenne 600 romans. Le nombre de traductions de l'arabe varie entre dix et douze romans. Ces derniers pourraient également être complètement absents cette saison, les éditeurs préférant reporter leur publication à des mois plus tard pour éviter de se perdre dans la ruée des nouvelles sorties. Selon les statistiques du Syndicat des Editeurs Français, les romans arabes contemporains se classent au huitième rang parmi le nombre total de droits de traduction de romans achetés par les maisons d'édition. Les premières places reviennent, dans l'ordre, à l'anglais, à l'allemand, puis à l'italien, au chinois et au finnois. Le roman saoudien occupe la troisième place parmi les romans arabes traduits en français, après le roman libanais, le roman marocain (qui regroupe les publications de Tunisie, d'Algérie et du Maroc), et le roman syrien en quatrième position.

Des centaines de traductions réussies démontrent la volonté des lecteurs français d'explorer les mondes de la littérature arabe, en particulier parce qu'ils ont trouvé ces mondes attrayants à travers les romans de Naguib Mahfouz (1911-2006), Mohamed Choukri (1935-2003), Abdel Rahman Mounif (1933-2004), Ahmed Abu Dahman

¹⁷ Salwa Al-Maiman, *Roman et champ littéraire en Arabie saoudite depuis 1959*, p. 150.

(1949) qui a écrit son premier roman directement en français, Abduh Khal, et d'autres. L'énorme succès de la traduction du roman d'Alaa Al Aswany *L'immeuble Yacoubian* en 2002 par Actes Sud, qui a créé le groupe Sindbad spécialisé dans la traduction de textes narratifs arabes, a eu un impact sur la recherche de textes arabes similaires. Les éditeurs français ont commencé à accorder plus d'attention à la littérature arabe qu'auparavant. Cependant, cet intérêt se limitait aux petites maisons d'édition qui prenaient des risques avec l'idée de traduire à leurs propres frais, comme « Vertical » et « L'Inventaire ». Alors que les grands éditeurs se plongeaient dans la recherche d'épopées textuelles, à l'image de *L'immeuble Yacoubian*, les maisons d'édition plus petites se tournaient vers des textes courts contenant des nouveautés inédites pour le lecteur français. Si l'éditeur français Actes Sud a réussi à vendre 200 000 exemplaires de *L'Immeuble Yacoubian*, le reste des romans, à l'exception des Cités de sel, qui a réalisé des ventes importantes, n'a pas connu la même popularité. Cela s'applique également aux romans d'Abduh Khal, Ahmed Abu Dahman, Elias Khoury (1948- 2024), Ibrahim Nasrallah (1954) et d'autres.

Le roman arabe traduit en français est-il en déclin ou en progression ?

La question de la traduction thème (de l'arabe vers les langues étrangères) nécessite un travail sérieux et conscient, et elle doit être établie par une institution qui rassemble des experts dans plus d'un domaine, comme des experts pour évaluer la littérature qui peut rivaliser à l'étranger et atteindre un statut international. Parmi les problèmes de traduction dans ce contexte, on peut citer le remplacement de la littérature et des romans par d'autres médias pour transmettre l'image des Arabes et de leurs conditions, la satisfaction du lecteur français envers les écrivains arabes francophones, comme Amin Maalouf et Tahar Ben Jelloun, et d'autres, et la réaction négative de la culture arabe et de ceux qui travaillent à la transmettre après les incidents terroristes en France. Les critères essentiels pour une bonne traduction ne sont pas spécifiques, mais dépendent plutôt des conditions de publication, comme les saisons d'intérêt pour les livres, qui poussent les éditeurs à augmenter leurs publications pour inclure des traductions, et des prix littéraires. Les prix littéraires augmentent

également l'intérêt pour les romans primés et leur traduction. Elle a conclu son discours en évoquant le mouvement romanesque en France, notant l'émergence d'un intérêt clair pour les romans à contenu politique et pour la fiction autobiographique et personnelle.

Si nous voulons savoir comment les Français voient les Arabes, il faudrait s'arrêter à leur traduction de notre littérature, de notre pensée et de notre production en général. Et nous pourrions alors découvrir comment ils se soucient de nous : soit en tant que peuple avec une civilisation et une culture continues. Nous pourrions y découvrir le regard des Européens en général, et des Français en particulier, sur la rive sud de la Méditerranée, ses peuples et la manière de dialoguer avec les Orientaux. D'autant plus que l'Union européenne a mis en place de nombreux projets pour la Méditerranée, notamment des projets politiques, économiques et culturels. Pour comprendre l'évolution du regard de l'autre, on va tenter de retracer les traductions françaises de la littérature arabe, pour atteindre le lecteur français et francophone et l'impact de ces livres traduits sur leur mentalité.

« Ce fut justement l'époque où se développèrent considérablement les échanges maritimes entre l'Europe, la Méditerranée et les rivages de l'océan Indien. Ces échanges ont entraîné toute une série de changements et de modernisations dans les régions d'Arabie situées en bordure du golfe Persique et de la mer Rouge, alors que parallèlement le nombre de pèlerins s'accroissait.¹⁸ »

Discuter de la littérature arabe traduite en français nécessite donc une note initiale regrettable concernant la présence marginale de la littérature arabe dans le monde. Ceci est démontré par le prix Nobel de littérature remporté par Naguib Mahfouz, seul romancier de langue arabe à avoir reçu le prix Nobel de littérature, par l'ignorance généralisée des figures littéraires arabes les plus importantes dans le monde et par la proportion extrêmement faible de livres publiés en traduction de l'arabe par rapport au nombre total de livres publiés en

¹⁸ David Rigoulet-Roze, *Géopolitique de l'Arabie saoudite*, Paris, Armand Colin, 2005.

France et dans les pays francophones. La présente étude appelle également à une extrême rareté de toute initiative gouvernementale arabe visant à traduire la littérature arabe en français ou dans d'autres langues ; alors que les gouvernements et les institutions de nombreux pays allouent des subventions et des prix pour financer, achever et soutenir la traduction de leurs langues vers d'autres langues, les écrivains et traducteurs arabes trouvent peu de soutien. Les ministères de la Culture du monde arabe (le ministère égyptien de la Culture en est un exemple frappant) préfèrent gaspiller leurs modestes budgets en loyers, en salaires d'employés licenciés et en projets ostentatoires et lucratifs qui n'apportent aucune valeur culturelle ni accumulation.

Expliquant cette limitation, le département en charge des littératures étrangères de « Le Plon », qui a traduit et publié le roman de Rajaa Al Sanea, *Les Filles de Riyad*, explique : « Nous souffrons d'une inflation de la production dans le secteur de l'édition. La France publie tellement de romans chaque année qu'elle laisse peu de place à la littérature étrangère, qu'elle soit arabe ou américaine. Si certains romans ont percé, c'est parce qu'ils ont suscité des controverses sur leur contenu ou ouvert un monde inconnu aux lecteurs français ». C'est exactement ce qui s'est passé avec le roman de Raja Al Sanea, qui a réalisé de bonnes ventes, comme l'éditeur l'avait prévu. A cet égard, les spécialistes des maisons d'édition ajoutent deux constats : d'abord, les éditeurs sont réticents à traduire des romans arabes dont le succès commercial n'est pas assuré, en raison du coût élevé de la traduction, malgré l'aide limitée apportée par le Centre du livre français. Le deuxième constat, qui peut découler du premier, est l'absence de comités de lecture arabe dans les maisons d'édition françaises, censés examiner et sélectionner ce qui convient à la traduction. Cela oblige les éditeurs à rechercher des intermédiaires pour découvrir de nouveaux textes, malgré le risque que cela comporte.

Traduction du roman saoudien : une nouvelle naissance.

Les maisons d'édition françaises ont commencé à traduire des romans arabes contemporains dans les années 1970, un quart de siècle après que la tradition de traduction d'œuvres littéraires contemporaines à partir de l'anglais, de l'allemand et d'autres langues se soit établie.

Pendant encore un quart de siècle, les romans arabes traduits en français furent réservés à de grands noms aux résultats garantis, comme Naguib Mahfouz. Elle se distinguait par l'accent mis sur les œuvres littéraires algériennes, marocaines, libanaises et tunisiennes, un fait que l'orientaliste et traducteur Richard Jacquemond¹⁹ relie aux périodes d'occupation antérieures : « L'accent mis par la France sur la traduction d'œuvres littéraires à un certain stade est une évolution naturelle de l'ère du colonialisme et de la libération. D'autre part, c'est une réaction culturelle qui suscite l'enthousiasme des populations des anciennes colonies dans le but d'informer les colonisateurs de ce qu'ils avaient manqué en termes de connaissance de la civilisation et du véritable caractère de ces pays. Puis vint le grand succès remporté par le roman d'Al-Aswani *L'immeuble Yacoubian*, déjà mentionné, et les portes s'ouvrirent plus largement au roman arabe en général, y compris au roman saoudien contemporain. Les romanciers français du début du millénaire lisaient la traduction de *Pièges à odeurs* de Youssef Al-Muhaimid, publiée chez « Actes Sud ». Il s'agit ainsi du premier roman saoudien accessible aux Français depuis la publication de *La Ceinture* par Ahmed Abou Dahman en 2000 écrit à l'origine en français. Puis la roue tourne et plusieurs romans saoudiens ont été traduits en français, depuis les œuvres de Ghazi Al-Qossaibi jusqu'à Muhammad Hassan Alwan, en passant par Abdul Rahman Mounif, Raja Alam, Badriya Al-Bishr (1967) et Rehab Abu Zaid.

Comment le lecteur français reçoit-il notre littérature ?

Si l'on compare la situation actuelle des livres arabes traduits en français avec leur situation dans les années 1970, on constate une évolution tangible en faveur de ces livres. Alors qu'autrefois nous étions coincés dans un cercle vicieux avec seulement quelques livres au milieu, nous avons maintenant devant nous des dizaines et des dizaines

¹⁹ Professeur de langue et littérature arabes modernes à l'Université Aix-Marseille et chercheur à l'Institut de Recherche et d'Etudes sur les Mondes Arabes et Islamiques (IREMAM, CNRS, Aix-en-Provence), dont il occupait le poste de Directeur. Il a vécu plus de 15 ans en Égypte, où il a notamment dirigé le programme de traduction de la Mission culturelle française, puis préparé sa thèse de doctorat (1999), qui a été publiée dans une édition de 2002 sous le titre : « Entre scribes et écrivains. Le champ littéraire dans l'Égypte contemporaine » chez Actes Sud.

de livres divers qui, malgré tout, nous donnent une idée de notre littérature, même si elle est encore fragmentaire. Les éditeurs se plaignent d'un manque d'argent et d'un petit nombre de lecteurs, et ils se concentrent sur la rentabilité. C'est légitime, alors ils impriment des exemplaires du livre allant de 1 000 à 3 000 exemplaires (première édition), si l'auteur est inconnu. Dans le cas de Naguib Mahfouz, par exemple, ils osent imprimer 6 à 10 000 exemplaires sans crainte de perte ; Celui qui publie les livres de Naguib Mahfouz couvre sa perte dans d'autres livres.

Mais qui lit notre littérature parmi les Français ? Premièrement : les enfants des communautés d'immigrants arabes qui ne maîtrisent pas ou ne connaissent pas l'arabe. Deuxièmement, les étudiants des départements de langue arabe des universités françaises et les journalistes diplômés intéressés par le monde arabe et la Méditerranée orientale. Il est rare qu'un lecteur qui n'a aucun « intérêt » pour cette région achète l'un de nos livres. Sachant que cela arrive souvent à propos de la littérature d'autres peuples, pourquoi ? Parce que les livres arabes en général ne reçoivent pas la promotion nécessaire dans les médias de masse. Si nous comparons, par exemple, l'état de la littérature arabe avec celui de la littérature latino-américaine, nous constatons que les médias suivent ce qui est publié à partir de et sur cette dernière littérature et le présentent au grand public plus qu'ils ne suivent notre littérature.

Il est vrai que certains médias écrits, comme le quotidien « Le Monde », reprennent certaines des publications sur lesquelles l'écrivain marocain francophone Tahar Ben Jelloun écrit en général, mais leur offre reste légère et ne couvre qu'une petite partie des publications. La littérature arabe traduite doit apparaître dans des magazines à large diffusion tels que « Le Point », « Le Nouvel Observateur » et « L'Express » ; Il faut également qu'elle soit présentée sur les chaînes de télévision, comme d'autres types de littérature. Mais briser ce siècle n'est pas facile. Étant donné que le sionisme nous combat avec ses divers et puissants médias. De plus, l'aspect politique qui empoisonne parfois ces traductions est présenté de manière simpliste et abrupte, négligeant les aspects intellectuels et littéraires des textes, et ne présentant que ce qui suscite controverse et accusation.

Quant aux traducteurs qui se sont consacrés à la traduction de notre littérature, ils possèdent généralement du sérieux et de la compétence en traduction. Mais je constate que certains Français traitent le texte original avec une telle arrogance qu'ils se permettent de le peaufiner et de le « renforcer » : ils considèrent que la maîtrise de l'écrivain sur son texte est indisciplinée ; Ils lui imposent leurs jugements « cartésiens » absolus. Ils pensent que s'ils conservent le texte tel qu'il est sorti des mains de l'écrivain, il perdra de son éclat et de sa splendeur et perdra par conséquent un certain nombre de lecteurs exigeants, alors ils réécrivent le texte, le dépouillant de certains détails et avançant et reculant jusqu'à ce que le texte soit « droit ». À leurs yeux, l'écrivain arabe est encore un enfant rampant qui n'a pas encore grandi ; que cela ne devrait pas être.

En raison de l'ouverture croissante des peuples de la Méditerranée, un lecteur curieux est apparu en France, qui s'est intéressé à divers types de littérature, notamment à la littérature arabe écrite de l'autre côté de la mer. Il s'agit d'un lecteur non spécialiste, qui ne connaît peut-être que quelques mots arabes entrés dans la langue française courante lors de la colonisation du Maghreb ou par l'intermédiaire des nombreux immigrants marocains en France. Il peut s'agir d'un lecteur qui a voyagé dans tel ou tel pays arabe, il souhaitait compléter le voyage ou le préparer par des lectures créatives. Il est peut-être aussi un habitué de l'Institut du monde arabe à Paris et un client régulier de « couscous » et de plats de « viande » orientaux. Il ne fait aucun doute que l'Orient arabe suscite chez lui une curiosité qu'il peut transmettre à ses amis et connaissances, et le cercle s'élargit, mais un symposium télévisé sur la littérature arabe peut influencer le public bien plus que toute cette activité individuelle.

Tout comme des centaines de mots et d'images occidentaux sont entrés dans la langue arabe, un certain nombre de mots et d'images arabes sont entrés en français, et des écrivains ou traducteurs arabes francophones ont contribué à leur traduction. A travers l'ouvrage publié par l'Institut du Monde Arabe, intitulé : *Livres arabes hier et*

aujourd'hui, sous la direction de Farouk Mardam Bey²⁰, on constate que le nombre de traducteurs ayant contribué à la traduction de livres arabes en français est de 137 traducteurs, et que le nombre d'écrivains arabes contemporains dont les livres ont été traduits en français est de 73 écrivains de divers pays arabes. Si l'on compare ce qui est traduit et qui traduit du français vers les pays arabes, on constate qu'il y a un plus grand nombre de livres français qui sont traduits vers la langue arabe, même si la coordination et la documentation des processus de traduction dans les pays arabes ne sont généralement pas disponibles.

Hormis quelques indicateurs émis ici et là, 75% des traductions du ministère syrien de la Culture, par exemple, proviennent de la langue française, et il y a environ 35% des livres du « Projet national de traduction » en Egypte (le Conseil suprême de la culture) d'origine française, en plus des traductions des trois pays du Maghreb, dont la langue française occupe 90%.

La traduction vers le français... une impasse.

Malgré l'amélioration du statut des livres arabes traduits en français, la porte s'est ouverte mais reste cachée. Il est vrai qu'il a surmonté le manque de clarté qui lui a été imposé, et il a surmonté l'administration négligente qui a sous-estimé sa valeur. Mais si nous comparons les traductions de l'italien à leurs homologues de l'arabe, On constate que du côté italien, on parle plus souvent italien, puisque les italophones dans le monde ne dépassent pas un quart des arabophones. La balle est donc désormais dans le camp français, d'autant qu'ils comptent parmi les fondateurs de l'Union européenne et de la coopération entre les deux rives de la Méditerranée, et que

²⁰ Écrivain et historien syrien. Il est né à Damas en 1944 et est diplômé de la Faculté de droit de l'Université syrienne en 1965. Il a consacré sa vie à la promotion de la culture arabe en Europe. Il a été directeur de la *Revue d'études palestiniennes* (1986-2008) et consultant auprès de l'Institut du monde arabe à Paris (1987-2008). Depuis 1995, il supervise la collection Sinbad chez Actes Sud, qui s'intéresse principalement à la traduction de la littérature arabe classique et contemporaine en français. Il a publié en français, en collaboration avec Samir Kassir, un ouvrage intitulé *Chemins entre Paris et Jérusalem, la France et le conflit israélo-arabe* (Institut d'études palestiniennes, 1992-1993), et en collaboration avec Elias Sanbar, *Être arabe* (Actes Sud, 2007). Il a supervisé la publication de plusieurs ouvrages collectifs à caractère historique, politique, littéraire ou bibliographique.

l'Orient arabe est le prolongement naturel de l'Occident européen. Même lorsque l'institution officielle arabe décide de soutenir la traduction de l'arabe, le sujet est souvent abordé de manière primitive et naïve ; Il n'y a pas de collaboration avec des traducteurs littéraires compétents et le livre ne fait pas l'objet d'une édition ni d'une relecture.

Ce qui est pire encore, c'est que le livre traduit de l'arabe est publié par des maisons d'édition locales qui n'ont pas de présence ni de capacités de distribution dans le pays de la langue dans laquelle il est traduit. En effet, la question de la traduction de l'arabe vers la langue française nécessite un travail sérieux et conscient, et elle doit être établie par une institution qui rassemble des experts dans plus d'un domaine, comme des experts pour évaluer la littérature qui peut rivaliser à l'étranger et atteindre un statut international et des experts dans le domaine de la publicité et de la promotion, ainsi que des experts possédant une connaissance approfondie du processus d'édition et de traduction parmi les anciens des communautés égyptiennes et arabes à l'étranger. Cette simple « prescription », à notre sens, est un résumé de la solution au problème de la traduction du produit littéraire de l'arabe vers d'autres langues étrangères en général. Nous allons découvrir en détail les dimensions du problème à travers les lignes suivantes.

Il est à noter tout de même que le nombre d'écrivains arabes traduits en français reste encore faible, malgré le succès récent de nombreuses œuvres littéraires arabes et de plusieurs romans, notamment *L'immeuble Yacoubian* (2002) de l'écrivain égyptien Alaa Al Aswany et *Taxi* (2009) du romancier Khaled El Khamissi. On rêve du jour où l'on voit la publication des œuvres innovantes qui transcendent les contraintes économiques, culturelles, politiques et symboliques actuelles. De nombreux éditeurs ne prêtent pas attention à la littérature arabe. À l'exception de la collection « Sinbad », créée par « Actes Sud » en 1995 pour succéder à Pierre Bernard aux éditions du même nom, Le « Seuil » est la seule maison d'édition à avoir constitué en 2012 une collection « Cadre Vert » de fiction contemporaine traduite de l'arabe. Le groupe est dirigé par Emmanuel Varlet, qui parle couramment l'arabe, et « Cadre Vert » publie trois à quatre livres par an. Depuis la traduction par André Gide des *Jours* de Taha Hussein en 1947, Gallimard traduit également au moins un roman chaque année.

Il en va de même pour Jean-Claude Lattès, qui a publié la trilogie de l'écrivain égyptien Naguib Mahfouz, prix Nobel de littérature en 1988. Ainsi, on parvient difficilement à atteindre environ 12 livres traduits de l'arabe chaque année. Suite à ce prix Nobel et au succès du poète palestinien Mahmoud Darwich. Nous nous attendions à quelques encouragements de la part des éditeurs et des lecteurs français. Mais nos attentes n'ont pas été comblées. Les schémas littéraires ne suivent pas une logique précise. Le succès rencontré par plusieurs romans traduits de l'arabe au cours du premier quart du vingt et unième siècle devrait avoir stimulé l'intérêt des lecteurs et des éditeurs. Le groupe Actes Sud a présenté *L'Immeuble Yacoubian* (2002) d'Alaa Al Aswany qui s'est vendu à plus de 300 000 exemplaires, et *Taxi* (2009) de Khaled El-Khamisi. Leur succès fut grand, mais il resta limité. Il en va de même pour un certain nombre d'autres écrivains dont les romans se sont vendus à plus de dix mille exemplaires, comme *Les années de Zeth* (1993) de Sonallah Ibrahim et *La Porte du soleil* (2003) d'Elias Khoury. Mais l'enthousiasme des lecteurs a plus à voir avec le titre d'un roman qu'avec le nom de l'auteur. Le monde arabe bénéficie aujourd'hui d'une grande attention internationale. Quel impact cela a-t-il sur le marché littéraire ?

Richard Jacquemond, ex-directeur de l'IREMAM (L'Institut de Recherches et d'Études sur les Mondes Arabes et Musulmans) et professeur de la langue arabe et de ses œuvres littéraires à l'Université de Provence, note dans un de ses articles que « le flux de traductions vers et depuis l'arabe repose sur une logique relationnelle entre le Nord et le Sud » et confirme que le manque de traduction ne se limite pas aux œuvres littéraires arabes, mais on pourrait le trouver également dans toutes les langues qualifiées de « rares » et qui souffrent du même problème. Par exemple, les œuvres littéraires indiennes, qu'elles soient écrites en anglais ou dans les langues de l'Inde ou du Pakistan, restent moins traduites en français que la littérature arabe, même si le continent indien est environ trois fois plus grand que le monde arabe. Selon lui et depuis plusieurs années, il y a une baisse des ventes d'œuvres littéraires traduites. En revanche, le coût de la traduction est considéré comme élevé, atteignant huit ou neuf mille euros pour un roman de 400 pages. L'aide de Centre national du livre ne dépasse pas cinquante pour cent. Par conséquent, l'éditeur ne peut pas supporter ce coût à moins de

pouvoir garantir des ventes d'au moins 5 000 exemplaires. Il ne fait aucun doute que cette question limite la tendance des éditeurs à prendre des risques.

Comment la France se positionne-t-elle par rapport aux autres pays européens dans le domaine de la traduction d'œuvres littéraires arabes contemporaines ? Dans un rapport préliminaire sur la traduction dans la région méditerranéenne préparé en 2010 en collaboration avec un partenariat européen avec la Fondation Anna Lindh (Traduction dans la région méditerranéenne). Emmanuel Varlet souligne que 0,6% des traductions d'ouvrages étrangers vers le français sont des traductions de l'arabe. Mais malgré ce petit nombre, la France se classe au premier rang des pays européens dans ce domaine, surpassant la Turquie, l'Espagne et même l'Iran, ce qui est certainement étonnant. Dans les œuvres littéraires traduites de l'arabe. Nous constatons depuis un certain temps que le Levant est supérieur au Maghreb. Est-ce que cela a toujours été le cas ?

De nombreux éditeurs français, dont la plupart ne connaissent pas suffisamment ces domaines littéraires, considèrent que les œuvres littéraires marocaines se limitent à ce qui est produit en français. Alors que les œuvres francophones étaient autrefois largement diffusées en Algérie et au Maroc, la situation a changé. En Tunisie, l'arabe a toujours été la principale langue écrite. Il est donc nécessaire qu'une nouvelle génération de traducteurs développe ses perspectives sur la tendance historique de la traduction de l'arabe vers le français, sur le conflit qu'elle entraîne entre les écoles de traduction « orientaliste » et « francisation », et sur l'état actuel de ce conflit.

La traduction entre attente des lecteurs et marketing commercial.

Tout observateur extérieur remarquera facilement l'amélioration du mécanisme de traduction de la littérature arabe en français. Il existe de grandes maisons qui le font comme on l'a déjà mentionné plus haut, à des degrés divers, comme Actes Sud, Gallimard, Le Seuil, Albin Michel, Laffont Robert, et d'autres. Mais le problème n'est pas si simple à la base. Il existe encore aujourd'hui en France une idée dominante selon laquelle la littérature arabe se résume à ce qui est écrit en français par des écrivains d'origine arabe ou ceux que l'on

pourrait appeler les écrivains arabes de la francophonie, tels que : Mohammed Dib, Kateb Yacine, Tahar Ben Jelloun, Andrée Chédid, Amin Maalouf, Boualem Sansal, Kamel Daoud, et d'autres. Et cette écriture en arabe ne peut pas apporter plus à l'imaginaire français que ce que la littérature écrite en français peut apporter à ses lecteurs. C'est une thèse dominante, même si elle est en train d'être modifiée, mais avec de grandes difficultés. Les institutions culturelles ne souhaitent pas disperser les lecteurs qu'elles ont créés au cours des époques historiques successives dans deux champs linguistiques. Les institutions d'édition sont impitoyables, car leur existence est liée à la circulation de leurs livres et de leurs écrivains. C'est pourquoi elle ne veut pas perturber ce grand et vaste héritage. Mohammed Dib, l'Algérien qui a écrit en français jusqu'à sa mort, a eu ses lecteurs historiques qui l'ont suivi pendant plus d'un demi-siècle, et lorsque leur nombre a diminué, c'est parce que Mohammed Dib est resté lié à son héritage littéraire libérateur auquel des générations entières étaient liées ; Il n'attire plus que quelques lecteurs, car le nouveau public recherche d'autres sujets qui répondent à ses préoccupations modernes.

Le lecteur français est loyal et parfois cruel. Mohammed Deeb a été contraint de déménager de « Le Seuil » à « Alban Michel », qui a accepté son projet de créer de nouveaux lecteurs. De là, il entame un voyage ardu dans lequel il connaît un succès partiel. Quant à Tahar Ben Jelloun, le célèbre écrivain franco-marocain, lorsqu'il a abandonné ses lecteurs en écrivant un texte qui relate le vécu et non pas le légendaire auquel ses fans sont habitués. *L'Homme rompu*, qui dépeint la situation du peuple marocain aujourd'hui, à l'ombre de l'injustice et de la bureaucratie ; son public l'a abandonné, habitué à des romans qui rendaient leur quotidien superstitieux et leur étonnement légendaire, comme : *Moha le Fou*, *Moha le Sage*, ou *La Nuit sacrée*. « Le Seuil » l'abandonne, il revient donc à son style originel avec son roman, *La Nuit de l'erreur*, qui reprend tous les éléments de ses premiers écrits, rétablissant ainsi sa relation avec « Le Seuil », avant de le quitter et d'aller chez Gallimard. Le lectorat joue un rôle complexe en France, car il contrôle le processus de diffusion des livres. Il crée une industrie avant de créer la valeur des textes. Imaginons un instant la situation du public français lisant des textes arabes ? Il n'était pas clément même envers les textes présentant une grande similitude linguistique, et sa

position est donc exonérée. La littérature arabe, qui émerge dans ces circonstances, doit inévitablement cultiver ses propres lecteurs et redoubler d'efforts.

Le problème central est peut-être celui de la visibilité, c'est-à-dire de la manière dont cette littérature devient visible au milieu de ce tas de publications. Plus de 650 romans écrits en français ou traduits dans cette langue sont publiés chaque année en France. Alors, comment un texte arabe traduit en français trouve-t-il ses lecteurs et sa part de publicité et d'attention face à cette densité ? On pourrait donc dire que le public visé par la littérature arabe traduite en français est quasiment le même public que la littérature arabe écrite d'expression française. Les expatriés arabes qui ont choisi la France comme lieu d'exil, peut-être les Maghrébins, constituaient la grande majorité de ce public. Le problème principal est que la grande majorité de ce public virtuel a migré vers la France pour des raisons sociales. Le niveau d'éducation de ce public est limité et ses liens avec le monde arabe sont presque inexistantes, sauf à travers des réactions directes au racisme ou à d'autres phénomènes violents qui renvoient les gens à leurs origines originelles, bien qu'ils en soient coupés depuis des générations.

Il faut également dire dans ce contexte que la situation dans le monde arabe ne présente pas une image positive à imiter, en raison de l'isolement et des actes terroristes qui leur sont souvent attribués. Ceci est utilisé par les médias extrémistes à des fins politiques. L'élite cultivée est plus connectée au public francophone. Peu d'échantillons sont consacrés au livre arabe dans sa langue originale ou via une traduction française. Mais ces dernières années, on a assisté à un intérêt croissant de cette communauté pour en apprendre davantage sur son histoire et son identité, qui, pour le Français moyen, ne signifie rien de plus que le mot arabe. Ce public joue un rôle assez efficace, c'est lui qui détermine le cours des élections et qui est la cible des partis de droite et d'extrême droite qui rejettent les Arabes. Ce qui a renforcé l'aspect identitaire de l'Arabe et l'a poussé vers la langue arabe pour l'étudier, ou vers des textes arabes traduits pour comprendre son histoire, ou une partie de celle-ci, et sa culture effacée.

Certains d'entre eux se sont même mis à apprendre la langue arabe. Les centres culturels arabes et certaines mosquées ont joué un rôle important à cet égard, car ils ont permis aux Maghrébins nés en France, et aux Arabes en général, de se reconstruire, même partiellement. Dans ce contexte, il convient de souligner que l'Institut du monde arabe, ce grand édifice et monument culturel, a été paralysé ces dernières années en raison de nombreuses difficultés financières. L'IMA a également joué un rôle majeur dans l'enseignement de la langue arabe aux étrangers et aux membres des communautés arabes, et dans leur introduction à sa culture et à sa civilisation anciennes et modernes. Il organise de grandes expositions très appréciées du public français. Nous citons ici, à titre d'exemple, mais non limitatif, l'exposition des sciences arabes à leur âge d'or, l'exposition Venise et l'Orient, l'exposition du patrimoine maghrébin, et l'exposition des peintres algériens de Delacroix à Renoir, etc.

Cela a donné à chacun une occasion culturelle importante d'en apprendre davantage sur une histoire qui était à la fois présente et cachée. Le problème est que les Français en particulier, et les Européens en général, aiment et détestent quelque chose en même temps. Ils aiment la culture de l'autre d'une certaine manière, au moins en termes de discours, mais en même temps ils la craignent. On craint en France, en Europe et dans tout l'Occident que la langue et la culture arabes se propagent plus que nécessaire. La raison en est que l'arabe est associé, dans la conscience et le subconscient du simple public européen, aux événements violents provoqués par les groupes fondamentalistes armés. La langue arabe est devenue synonyme de terrorisme, de réductionnisme et de fondamentalisme. Cela entraîne des problèmes d'identité et de langue, ainsi que des décisions qui ont limité la présence de la langue arabe dans le système éducatif.

Les efforts déployés des « Lumières arabes » étaient totalement absents, et ces derniers furent la principale victime de ces pratiques obscures. L'appartenance à la culture arabe, à la religion musulmane et à l'identité de ses ancêtres est le seul moyen disponible pour s'affirmer face à la dureté des exclusions répétées et au remplacement de la politique du nationalisme et du multiculturalisme. Cela se manifeste clairement à travers la politique de « ghettoïsation »,

contre laquelle la France a toujours lutté avant que la droite traditionnelle ne dévie vers les discours de l'extrême droite pour des raisons purement électoralistes. Le retour à la langue arabe, malgré les manœuvres islamistes, reste une réaction à une situation injuste. Ce qui semble être un réservoir au profit du livre arabe. Cependant, l'observateur ne trouvera qu'un faible pourcentage de personnes qui se tournent vers les livres littéraires arabes, et la plupart d'entre eux ne lisent rien de plus que le Saint Coran, les livres religieux ou tout ce qui s'y rapporte. Par conséquent, le livre littéraire arabe traduit n'a pas été épargné de cette transformation, sauf dans une certaine mesure.

La transformation est lente mais elle est là, et son impact positif sur la lecture créative est presque inexistant. Il y a un autre public, plus important, avec une tradition de lecture héritée de l'école française dans les pays du Maghreb, et aussi avec des affiliations vagues, étant donné que leurs parents, pères ou grands-parents, appartiennent à la culture du Maghreb, en particulier les « Pieds-Noirs », c'est-à-dire les habitants européens de l'Algérie pendant la période coloniale, et ils ressentent une vague attirance arabe. C'est un public qu'il ne faut absolument pas sous-estimer. C'est une force culturelle majeure en France. Il est vrai que les préoccupations des anciens « Pieds-Noirs » étaient plus étroitement liées à la littérature arabe francophone, mais les préoccupations des enfants sont différentes. Ils recherchent tout ce qui les rapproche des terres de leurs pères et grands-pères.

On peut aussi dire ici qu'il s'agit d'un public qui est en train de se diffuser et de se constituer, mais qui existe et s'annonce dans des expositions, des cérémonies de dédicaces, des rencontres culturelles. Il existe bien sûr en France un autre public, typique, plus attaché aux valeurs universelles, lisant tous les textes qui dépassent les frontières du local, et ne se souciant du terroir d'où est issue cette littérature que dans la mesure des valeurs esthétiques qu'elle véhicule. Ceux qui lisent Darwich aujourd'hui, ainsi qu'Adonis et d'autres, ne sont pas seulement des Arabes francophones, mais aussi un large public humain qui s'intéresse à la cause palestinienne et aux questions arabes dans toute leur complexité, comme des questions humaines qui méritent d'être considérées et comprises.

Les traductions des œuvres arabes vers le français : perspectives et enjeux.

Traduire la littérature arabe en français, ou dans toute autre langue vivante, est une tâche extrêmement difficile. Cela requiert de nombreuses exigences, la première étant que le traducteur maîtrise les deux langues : la langue source et la langue cible. Cependant, on dit que la traduction est une trahison, surtout lorsqu'il s'agit de traduire de la poésie, car peu importe la culture ou la maîtrise du traducteur dans les deux langues, il ne sera pas en mesure de transmettre le sens et le sentiment qui accompagnent l'écriture du texte original, ni la musique ou le rythme qui distingue une langue d'une autre. Certains chercheurs ayant participé à la rédaction du rapport « L'état de la poésie arabe », publié en Arabie saoudite en 2019, ont constaté une croissance de la traduction de poésie arabe vers d'autres langues, et une augmentation constante des taux de traduction. Les poètes Mahmoud Darwich et Adonis ont enregistré les taux de traduction les plus élevés, tandis que la traduction de poésie étrangère vers l'arabe a connu une croissance encore plus forte. La situation pourrait être plus facile lorsqu'il s'agit de traduire un roman, une nouvelle ou une pièce de théâtre, car cela ne nécessite pas de connaître les subtilités et les secrets de la langue comme c'est le cas pour la traduction de poésie. Il existe cependant des contextes culturels profonds que le traducteur doit connaître et expérimenter afin de pouvoir les ressentir. À notre sens, toutes les traductions littéraires ne sont qu'une approximation du texte, ou une approximation de celui-ci pour le lecteur, plutôt qu'une véritable traduction des sentiments, des émotions, de la culture de l'écrivain et de la culture de son temps.

Mais en général, on pourrait dire que les efforts déployés pour traduire la littérature arabe dans d'autres langues, en particulier vers le français, sont très peu nombreux et, bien sûr, ne remplissent pas les objectifs visés, et reposent principalement sur des efforts individuels et des connaissances personnelles, plus que sur des efforts institutionnels. La plupart des traductions entreprises par les institutions se font de langues étrangères vers l'arabe, et non l'inverse, comme le font le Centre national de traduction en Egypte, et d'autres dans le monde arabe. Quant à la traduction de la littérature arabe dans d'autres

languages, elle se fait – dans la plupart des cas, comme on l’a mentionné précédemment – grâce à des efforts personnels. Lorsque l’Union générale des écrivains et auteurs arabes a voulu traduire 105 romans de l’arabe vers d’autres langues, il y a plus de vingt ans, l’expérience a échoué, pour plusieurs raisons, dont les plus importantes sont : il est nécessaire d’obtenir le consentement de l’écrivain lui-même s’il est vivant, et de ses héritiers s’il est décédé, et de le transmettre à l’éditeur étranger. Certains écrivains vivants et certains héritiers ont convenu d’obtenir d’importantes sommes d’argent en échange de la traduction de leurs œuvres dans d’autres langues. Il y avait d’autres raisons à l’échec de ce projet, notamment peut-être la jalousie que ressentaient certains auteurs qui n’avaient pas été sélectionnés pour la liste des 105 romans. Certains d’entre eux estimaient que leurs œuvres méritaient davantage d’être traduites, même si le sujet était entouré de secret. Mais si un secret dépasse deux romans – au maximum – il ne devient plus un secret.

Certains des plus grands prix littéraires du monde arabe mettent désormais l’accent sur la traduction de l’œuvre primée dans plusieurs langues, en plus de la reconnaissance financière, bien sûr, c’est une tendance assez généralisée. Notre grand écrivain Naguib Mahfouz a remporté le prix Nobel en 1988 parce que ses œuvres ont été traduites en plusieurs langues, dont le français. Si ces œuvres étaient restées confinées à la langue arabe, Mahfouz n’aurait pas remporté le prix international et ses œuvres n’auraient pas été largement lues dans la plupart des pays du monde. Cependant, la question de savoir si l’œuvre traduite parvient à ses lecteurs dans d’autres pays reste un autre dilemme dans le cas d’une traduction inversée (de l’arabe vers d’autres langues), car L’Organisme général égyptien du livre avait auparavant entrepris un projet de traduction de certaines œuvres en anglais, mais ces œuvres traduites n’ont malheureusement pas quitté l’Égypte. À quoi sert alors la traduction si elle reste confinée à l’intérieur du pays ? C’est pourquoi, on trouve que les relations culturelles extérieures des ministères des Affaires étrangères, les ambassades, les consulats, les bureaux culturels du ministère des Affaires étrangères et d’autres acteurs devraient jouer un rôle dans la promotion des livres traduits dans le monde arabe. L’éditeur étranger qui publie la traduction est le mieux placé pour distribuer ses livres non seulement dans son propre

pays, mais aussi dans la plupart des pays qui parlent sa langue, comme c'est le cas du français.

Curiosité culturelle.

A l'apparition des premiers romans saoudiens traduits en français, la connaissance du lecteur français sur l'Arabie saoudite se limitait à ce qu'il lisait dans la presse et les médias. Les premières traductions achevées au cours des premières années du nouveau millénaire ont eu un impact positif sur ce lecteur, qui a exprimé sa volonté d'en lire davantage. Les spécialistes du champ culturel français notent que la phase de transformations dans les textes narratifs saoudiens, ou ce qu'on appelle « le roman des transformations », qui a commencé avec les œuvres de Ghazi Al-Qossaibi, Abdulrahman Mounif, Turki Al-Hamad et Abduh Khal au milieu des années 90, a lié leur projet romanesque à des thèmes inspirés par la réalité, a remué des questions littéraires stagnantes et a provoqué la société. Bien que ces publications aient été confrontées à de nombreuses difficultés liées à la publication et à d'autres liées à la controverse suscitée sur la légitimité de l'auteur à écrire sur un sujet plutôt qu'un autre, l'écriture d'un roman restait associée à un certain nombre de défis. Il convient toutefois de noter que le lecteur et le critique occidentaux n'ont initialement accordé que peu d'attention à ces œuvres, si ce n'est à leur approche audacieuse consistant à explorer des domaines interdits à une société conservatrice. Ces textes traduits n'ont pas été lus dans les contextes dans lesquels ils se trouvaient, à la lumière des transformations sociales et historiques.

Lors d'un symposium sur son expérience de traduction de textes narratifs saoudiens au Salon du livre de Paris, le traducteur Philippe Mishkowski²¹ a déclaré qu'il pensait que les lecteurs français, et les lecteurs francophones en général, rencontraient souvent ces textes

²¹ Philippe Mischkowsky est un journaliste à *Courrier international*, traducteur du roman *Deux femmes de Djeddah* de la romancière saoudienne Hanaa Hejazi, née en 1965 à Djeddah. Elle a écrit, entre autres la chronique *Petits détails* dans le journal *Al-Riyadh*. Elle a publié de nombreux livres, dont le roman *Deux filles de Jeddah*, le roman *Confort* et le livre *Différent... L'enfant Asperger est différent, mais pas moins*, qui a remporté le prix du livre du ministère de la Culture et de l'Information pour l'année 2013.

dans un contexte rempli d'idées préconçues, comme s'ils provenaient d'une société conservatrice depuis longtemps étrangère à l'arabe. Le roman saoudien a donc dissipé le brouillard qui avait obscurci l'image de la société saoudienne en Occident. Les lecteurs ont pu, au moins partiellement, se familiariser avec certains thèmes qui ont ouvert la voie à la découverte de cultures historiques et humaines similaires ou contrastées, comme c'est le cas dans toute société humaine. C'est peut-être ce point même, en plus de ce qu'a dit Mishkowski, qui explique la présence importante des femmes dans les romans que certaines maisons d'édition ont choisi de traduire, comme « Actes Sud », « Gallimard », « Le Seuil » et d'autres. Ces traductions ont reçu un accueil variable d'une à l'autre, les œuvres d'Abdel Rahman Munif et de Raja Alem étant au premier plan.

La renaissance du roman saoudien.

Après le début confiant, quoique quantitativement limité, que le roman saoudien a connu au cours des deux dernières décennies du siècle dernier, un essor romanesque majeur a émergé au début du nouveau millénaire, caractérisé par la vitalité et la diversité, et prenant parfois un caractère conflictuel. Les éditeurs occidentaux ont particulièrement prêté attention à ce mouvement littéraire après que les écrivains saoudiens ont remporté le prix Booker à trois reprises. Ils en ont conclu que le centre du roman arabe s'était déplacé du Caire et de Beyrouth vers l'Est, en direction de Riyad, et qu'ils avaient Paris chez eux. Cette impression a été renforcée par le prix de l'Institut du monde arabe décerné à Muhammad Hassan Alwan pour son roman *Le Castor*²², traduit par Stéphanie Dujols en 2015 et publié par Actes Sud. Cela améliore les perspectives de coopération et la recherche de textes répondant aux normes nécessaires à la traduction et à la publication. Cela renforce à son tour l'optimisme quant à la publication de davantage de traductions à l'avenir.

De plus, un gigantesque édifice culturel saoudien a été mis au jour pour traduire la littérature arabe et saoudienne en langues étrangères, afin de mettre en valeur la créativité des romanciers et des

²² *Le Castor* est un roman de l'écrivain saoudien Mohammed Hassan Alwan, publié en 2013, et présélectionné pour le Prix international de fiction arabe la même année.

écrivains et de faire connaître la scène culturelle saoudienne en traduisant le plus grand nombre possible d'œuvres dans les principales langues du monde. Ce projet est le premier projet national de traduction collaborative avec une perspective académique. Ses œuvres publiées, qu'il s'agisse de livres, d'encyclopédies ou d'éditions spéciales, sont soumises au contrôle du ministère de la Culture et de l'Information du Royaume, tout comme les encyclopédies et les ouvrages publiés dans le cadre d'une série de publications. Le projet a plusieurs objectifs, dont les plus importants sont :

- Participer à l'avancement de la réalité de la traduction au Royaume d'Arabie saoudite et doubler sa production, ce qui est devenu une exigence nationale urgente, à l'instar du reste des pays arabes et internationaux.
- Contribuer à corriger et à façonner le regard des autres sur le Royaume.
- Travailler à enrichir le marché local avec une série de publications conjointes de traducteurs et d'universitaires dans tous les domaines, en atténuant l'impact négatif de la publication sur certains et en apportant un soutien à d'autres. Être capable de transmettre sa littérature et sa pensée d'une manière qui ne contredit pas la réalité idéologique du Royaume d'Arabie saoudite.
- Mettre en valeur la créativité des romanciers, des écrivains et des critiques saoudiens et faire découvrir la scène culturelle saoudienne en traduisant des œuvres de qualité dans autant de langues internationales que possible, telles que l'anglais, le français, l'italien, l'allemand et le néerlandais, en plus d'introduire le braille à un stade ultérieur.
- Activer l'éveil cognitif en transférant les nouvelles évolutions de la littérature et de la science à partir de leurs sources originales et en coopérant avec toutes les parties travaillant dans le domaine de la promotion de la traduction de l'arabe et vers l'arabe.

Le projet passe par plusieurs étapes : d'abord la traduction de la littérature mondiale en arabe, puis la traduction de la littérature saoudienne en langues occidentales, y compris en français. En outre,

une étape de traduction de certaines œuvres arabes et internationales en braille, langue utilisée par les aveugles, est en cours dans le cadre du projet Arab « Light for the Blind » ou Lumière arabe pour les aveugles. Ce projet implique un groupe d'érudits arabes d'élite dans les domaines de la traduction et de la littérature, aux côtés d'organisations internationales et régionales et d'éditeurs arabes et étrangers. Le symbole (Mutasaa'a) ou Spacieux a été adopté comme abréviation pour le Projet de traduction mondial saoudien, en référence aux connotations temporelles et spatiales du mot. La traduction de la littérature saoudienne dans d'autres langues internationales est une étape importante du projet, d'autant plus que la scène culturelle et intellectuelle n'est plus ce qu'elle était autrefois. Il comprend désormais un grand nombre de noms connus parmi les penseurs qui ont été marginalisés et exclus de l'influence et de l'influence d'autres cultures en raison de la lenteur de la traduction de et vers l'arabe. La scène culturelle saoudienne n'a pas reçu le même niveau d'attention en Occident que ses frères de Beyrouth et d'Égypte.

À cet égard, le jury du projet de traduction (Mutasaa) a sélectionné un certain nombre d'histoires d'écrivaines saoudiennes, dont Badriya Al-Bishr, Hiam Al-Mufleh, Dr Hanaa Hijazi, Hakima Al-Harbi, Wafaa Al-Omair, Khadija Al-Harbi, Amal Al-Gharan, Aisha Al-Qasir et d'autres, dans le but de traduire certaines de leurs œuvres dans plusieurs langues internationales, dont l'anglais, le français, et le néerlandais. Le jury comprenait également la chercheuse Munira bint Badr Al-Mahashir, responsable du projet ; Dr. Amal bint Abdullah Al-Taimi, professeure adjointe de littérature et de critique à la Faculté des jeunes filles de Dammam ; et Dr. Al-Bandari bint Khalid Al-Sudairy, professeur adjoint de philologie. Dans ce contexte, un accord a été conclu avec un certain nombre d'universités européennes pour présenter la publication dans le cadre des publications du projet. La chercheuse Munira Al-Mahashir²³ affirme que les écrivaines saoudiennes ont contribué à la sélection des dix meilleures histoires à présenter au jury « Matasaa », qui à son tour nommera les meilleures sélections, les histoires sélectionnées devant être annoncées

²³ Professeur agrégé et Doyenne de l'apprentissage en ligne et de l'enseignement à distance, Faculté des lettres, Université de L'Imam Abdul Rahmane Bin Fayçal.

ultérieurement. Le Dr Ahmed Al-Laithi participe au projet sur Internet en tant que traducteur anglais, le Dr Muhammad Amtoushi pour la langue française, le Dr Abdulrahman Al-Sulaiman pour la langue néerlandaise.

La traduction et les prix : instruments de légitimité littéraire.

Le Prix international de fiction arabe (le Prix Booker arabe, lancé en 2007) s'engage à traduire chaque année le roman gagnant en langues étrangères. En ce sens, il est limité à un seul livre par an, choisi de manière à ne pas trop s'écarter des critères des prix communs dans le monde arabe, qui sont souvent soumis à des mérites qui ne se rapportent pas à la valeur créative de l'œuvre, à son caractère unique artistique ou à sa nouveauté. Certains romans lauréats du prix Booker, ou ceux figurant sur ses listes restreintes ou longues, sont techniquement faibles, et leur sélection est souvent basée sur des considérations géographiques, le sexe de l'auteur, les relations personnelles avec les membres des comités de jugement ou les sponsors du prix, et les souhaits des bailleurs de fonds. Le dernier ajout aux prix du roman est le prix Katara, qui est décerné en une seule fois à dix romans : cinq sont publiés et cinq sont inédits, et elle s'engage à les traduire tous en cinq langues, dont le français, et à en adapter certains en drames et en films ; aucune de ces traductions n'a encore été publiée.

La forte production romanesque est claire et indéniable, une tendance qui pousse les écrivains à écrire des romans et les lecteurs à en consommer davantage. Le résultat est, tout d'abord, une énorme augmentation quantitative, que l'on peut déduire du volume de participation aux prix (1004 candidatures est le nombre total de celles soumises à la deuxième édition du Katara Award). Il existe premièrement une nouvelle tendance chez les écrivains à publier un ou plusieurs romans par an pour être présents lors des saisons de récompenses ; deuxièmement, il y a un déclin qualitatif certain qui conduit à la mauvaise qualité des traductions disponibles grâce à ces prix, assurant ainsi la position marginale continue de la littérature arabe sur la scène mondiale.

Dans le paysage des récompenses, il existe une bonne exception, en dehors du monde arabe, à savoir le Prix de littérature et de traduction arabes de l'Université de l'Arkansas, présenté en partenariat entre le J. William Fulbright College of Arts and Sciences et Presses universitaires de Syracuse. Ce prix est ouvert à tous les genres littéraires, y compris les nouvelles, la poésie, les biographies, les romans, les drames et les mémoires. Quiconque examine la liste des lauréats remarquera l'ampleur de la diversité et de l'ouverture du prix à différentes formes d'écriture. (Trois recueils de poésie et un livre hybride de nouvelles et de poésie en prose ont remporté le prix au cours des trois dernières années.) Cependant, le prix est limité à un (et rarement deux) livre par an, ce qui signifie que sa contribution à la scène mondiale des traductions de la littérature arabe reste faible, bien que significative.

Traduction des stéréotypes : violation, promotion et domination.

Au-delà des prix littéraires, seuls les romans qui ont atteint une grande popularité dans le monde arabe sont traduits grâce aux efforts des auteurs eux-mêmes, et ces textes sont souvent de type commercial ou des romans à suspense (par exemple : *Les filles de Riad* de l'auteure saoudienne Rajaa Al- Sanea et de la romancière omanaise Jokha Alharthi Ou des romans qui ont passé les filtres des éditeurs « occidentaux » et ont obtenu leur approbation dans la forme et le contenu : la forme doit être facile à lire/à consommer, et le contenu doit parvenir à un mélange d'exotisme, de voyeurisme, de réconciliation, d'infériorité face à « l'Occident » et/ou de glorification et d'intériorisation de ses « valeurs », et de présentation du monde arabe comme un espace dépourvu de civilisation, un terrain fertile pour la génération du terrorisme et de la violence. Les deux facteurs se combinent souvent (comme dans les deux exemples ci-dessus) car les tendances du marché sont similaires « ici » et « là-bas ».

Ce genre d'écriture offre une auto-valorisation au lecteur « occidental » : il est avancé et a des valeurs (par opposition à la barbarie des « autres »), et cela le fait se sentir à l'aise et supérieur (par opposition à l'arriération des « autres »), ce que l'on pourrait appeler « littérature feel good » (empruntant une partie du terme au monde du

cinéma). À cela s'ajoute un certain fétichisme résultant du voyeurisme transgressif des tabous de l'autre (réels ou imaginaires), comme celui des mondes des femmes et de l'homosexualité. Tout cela garantit des taux de vente raisonnables pour le livre et un retour commercial qui justifie la publication. Pour compléter ce tableau, on constate que de nombreux romans traduits de l'arabe présentent des couvertures représentant le visage d'une femme complètement voilée ou portant un foulard, parfois sans tenir compte du contenu. Quant au cas du livre susmentionné, une anthologie de la littérature féminine en Jordanie, bien que publié localement, il intériorise pleinement cette tendance orientaliste. Le livre traite uniquement de l'écriture féminine, pas de celle des hommes : les femmes, comme terrain spécifique du voyeurisme « occidental », et terrain orientaliste fertile du viol et de l'exotisme. Mais lorsqu'il a lié le sujet au désert et aux images qu'il génère (le chameau, bien sûr, les Bédouins rudes et durs, et la violence), cette perspective a atteint son paroxysme, puisque le titre de l'ouvrage entier est : *De l'Utérus parlant du désert : nouvelles [d'écrivaines] de Jordanie*²⁴.

Les traductions sont souvent liées à la saisonnalité politique et à l'actualité, en raison de l'intérêt de « l'Occident » à connaître « l'Orient » à travers la littérature arabe, qu'il considère non pas comme un art, mais plutôt comme un champ d'exploration des relations et des particularités sociales, une recherche anthropologique divertissante. En effet, les écrits d'un grand écrivain comme Naguib Mahfouz ont été considérés – à un moment donné comme « l'équivalent littéraire des cartes postales ». Les attentats du 11 septembre 2001 sont considérés comme un tournant dans l'intérêt croissant pour l'Islam et le monde arabe (et l'image stéréotypée qui s'en est formée) qui perdure encore aujourd'hui, tandis que l'invasion américaine de l'Irak en 2003 a

²⁴ Le recueil de nouvelles « De l'utérus parlant au désert : nouvelles de Jordanie » a été publié dans la capitale jordanienne, Amman, par la maison d'édition et de distribution Azmina dans sa première édition pour l'année 2013, et le recueil conjoint d'écrivaines jordaniennes publié en anglais sous le titre : *From the speaking Womb of the Desert: SHORT STORIES FROM JORDAN*. L'ensemble de la collection a été sélectionné et traduit par la professeure Rula Qawas, professeure de littérature moderne au département de langue anglaise de l'Université de Jordanie. Ce recueil est le premier du genre à traduire un large ensemble de nouvelles écrites par des écrivaines jordaniennes contemporaines de plusieurs générations.

suscité un intérêt pour la littérature liée à ce sujet. Le soulèvement égyptien de 2011 a contribué à un intérêt pour la littérature, dont une partie a été préparée à la hâte pour répondre à ce moment, tandis que la tragédie syrienne a contribué - et continue de contribuer - à l'émergence de certains écrivains syriens qui se sont précipités pour écrire sur ce sujet et dont les écrits ont été rapidement traduits. Je prédis maintenant que l'éditeur « occidental » serait intéressé par la traduction de la littérature liée à la migration.

La littérature qui répond à la situation actuelle de manière rapide, superficielle et émotionnelle, manque de la profondeur associée à l'écriture soignée et approfondie que la littérature devrait avoir ; En raison du désir de « l'Occident » d'en apprendre davantage sur « l'Orient » de manière précipitée et divertissante, ce type d'écriture devient un renforcement des idées préconçues, de la médiocrité, de la superficialité et une réponse mécanique aux désirs et aux exigences de « l'Occident ».

Superficialité du texte, facilité de traduction.

La forme, en tant qu'expression du sujet et de la période historique dans laquelle l'écriture se déroule, contribue également au choix de traduction : la nouvelle vague de la nouvelle (qui commence avec Zakaria Tamer²⁵ et comprend Haidar Haidar²⁶, Muhammad

²⁵ Zakaria Tamer est écrivain, journaliste et nouvelliste syrien. Il est né à Damas en 1931. Il a été contraint de quitter l'école en 1944 et a commencé sa carrière comme forgeron dans une usine du quartier d'Al-Bahsa à Damas. Il a commencé à écrire des nouvelles en 1958, et a également écrit de courts articles critiques et des histoires pour enfants. Il vit en Grande-Bretagne depuis 1981. Zakaria Tamer a contribué à la création de l'Union des écrivains syriens à la fin de 1969. Il était à la tête du Comité des scénarios de films du secteur privé à la Fondation du cinéma syrien. Il était président du jury du concours de nouvelles organisé par le journal syrien Tishreen et du concours organisé par l'Université de Lattaquié en 1979. Il était également membre du comité des nouvelles du magazine « Solidarité » à Londres.

²⁶ Haidar est né dans le village de Hisn al-Bahr dans le gouvernorat de Tartous en 1936, où il a reçu son éducation primaire. Il s'inscrit ensuite à l'Institut des enseignants d'Alep avant de déménager dans la capitale, Damas, et de commencer à écrire pour un certain nombre de périodiques. Il a publié des recueils de nouvelles, notamment « Les contes de la Mouette migratrice », « Le Déluge » et « Le Bouquetin ». Cependant, son roman « Un festin d'algues : le chant de la mort », publié en 1983, a suscité une grande controverse lors de sa réimpression en 2000 au Caire, car il a été considéré comme une attaque contre la religion islamique et contenait des expressions

Khudair²⁷ et Muhammad Zafzaf²⁸, en passant par Muhammad al-Makhzangui²⁹, et en arrivant aux écrivains du nouveau millénaire). Ils écrivent à partir d'une terre brûlée, d'une réalité brisée, de rêves tués et brisés, portant sur leur dos un lourd héritage de défaites. Cela est évident dans la forme écrite, car la tendance au texte vertical (qui plonge dans les profondeurs et n'explore pas la surface) devient plus grande, et les hallucinations, les personnages et les lieux ne sont pas dessinés avec précision et le temps liquide, et le recours à l'allusion et à l'allusion, et aux événements décousus et étranges. Ce type d'écriture

qui offensaient la pudeur. Le gouvernement égyptien a confisqué le roman un mois après sa publication, à la suite de vastes manifestations étudiantes. Il est mort à Tartous, en Syrie, en 2023 à l'âge de 87 ans.

²⁷ Muhammad Khudair est un nouvelliste et romancier irakien, né à Bassora en 1942. Il est considéré comme l'un des nouvellistes arabes les plus réputés, grâce à son expérience littéraire, tournée vers la diversité et la modernité. Il a été un pionnier dans l'exploration de nouvelles formes d'écriture et de leur ouverture à d'autres genres, arts et styles d'écriture, tels que l'histoire, la musique et l'architecture. Il appartient à la génération des années soixante, mais il s'en distingue par son originalité et sa différence. Il s'intéressait particulièrement à la critique littéraire et écrivait trois livres à ce sujet : « Le Nouveau Conte », « La Narration et le Livre » et « Le Jardin en été », qui contenaient ses opinions, ses réflexions et son expérience personnelle dans l'écriture de nouvelles.

²⁸ Mohamed Zafzaf est un écrivain et romancier marocain. Il est né dans la ville marocaine de Souk Arbaa El Gharb en 1945. Zafzaf a eu une enfance difficile après la mort de son père. Il était pauvre et entretenait des relations privilégiées avec les pauvres et les simples. Il était connu comme le poète du roman marocain et était également appelé le grand écrivain. Il était également appelé le Dostoïevski de la littérature marocaine. L'inclusion de son roman « Tenter de vivre » dans le programme de dernière année du collège au Maroc a provoqué un tollé majeur car l'intrigue du roman tourne autour des bars, de la consommation d'alcool, du tabagisme, de l'adultère et de la désobéissance aux parents, et parce qu'il n'est pas adapté au niveau éducatif. Il a écrit plus de vingt ouvrages, dont des nouvelles et des romans. Ses œuvres ont été traduites : « La Femme et la Rose », « L'Œuf du Coq », « Le Renard qui apparaît et disparaît », « Les Vers qui se courbent », « Une conversation nocturne », « La Marchande de fleurs », « Tenter de vivre », « Trottoirs et murs » et « Grandes bouches ».

²⁹ Mohamed El-Makhzangui est un médecin, écrivain et auteur égyptien, né en 1949 à Mansoura. Il est considéré comme l'un des créateurs d'histoires les plus éminents du monde arabe. Il a travaillé comme psychiatre et neurologue, puis s'est orienté vers le journalisme culturel en tant que rédacteur pour le magazine koweïtien Al-Arabi, puis comme consultant éditorial. Il est un chroniqueur hebdomadaire de premier plan dans plusieurs journaux égyptiens. Ses écrits couvrent, outre la fiction créative, la culture scientifique et la littérature de voyage. Le Dr Al-Makhzangui est rédacteur pour le magazine Al-Insani depuis son lancement en 1998.

technique n'est pas largement accepté ni dans le monde arabe (parmi les lecteurs de fast-food et leurs éditeurs), ni en dehors (parmi les éditeurs à la recherche de quelque chose à traduire).

Cette écriture dépasse les capacités de la plupart des critiques et des lecteurs, et ne répond pas aux critères des prix (il n'existe pas de prix importants pour les nouvelles dans le monde arabe, et cette année, pour la première fois, le prix de la nouvelle « Al-Multaqa » se tiendra au Koweït, et le prix s'engage à traduire le recueil gagnant en langues étrangères, y compris le français). Elle ne s'aligne pas avec les intérêts de l'autorité, qui recherche généralement ce qui renforce son identité d'État autoritaire, ou son prestige de propagande, ou ses campagnes qui changent de temps en temps contre ses ennemis, qui à leur tour changent selon la scène (nous remarquons maintenant l'intérêt intense pour les écrits qui traitent du « terrorisme », de l'« excommunication », de la « tolérance », de la « modération », du « centrisme », de l'« acceptation de l'autre », etc., et c'est l'écriture qui, en général, supplie et implore l'autorité. Cette forme d'écriture est également étrange pour les éditeurs « occidentaux ». C'est encore plus vrai en France, où l'écriture tend à être plus conventionnelle : de nombreux paragraphes sont consacrés à expliquer les personnages et les lieux, et la nouvelle a tendance à être (parfois excessivement) longue car elle tente de « faire comprendre au lecteur », se rapprochant ainsi de l'écriture romanesque.

Littérature saoudienne et traduction : entre auteur et traducteur.

Après les événements du 11 septembre, l'intérêt pour la production culturelle arabe, y compris les œuvres littéraires saoudiennes, a augmenté de façon spectaculaire, les gens cherchant à en apprendre davantage sur la région et sa culture. De nombreuses études ont émergé, discutant de différentes perspectives sur l'impact de la « guerre contre le terrorisme » sur le développement de la traduction de l'arabe vers l'anglais et sur la réception de ces œuvres littéraires arabes. Cependant, d'autres soutiennent que ces événements politiques ont eu un impact négatif sur le domaine de la traduction anglaise de la littérature arabe, car les romans sont désormais lus comme des documentaires sociaux par ceux qui recherchent des informations sur la

politique du Moyen-Orient plutôt que de se concentrer sur la valeur artistique des œuvres littéraires.

En ce qui concerne les romans saoudiens en particulier, les deux dernières décennies ont vu un nombre croissant de traductions, les éditeurs occidentaux ayant manifesté leur intérêt pour la publication et la commercialisation de certains écrivains saoudiens. Par exemple, de nombreux romans d'Abdul Rahman Mounif ont été traduits en anglais, notamment, mais sans s'y limiter, *Le Labyrinthe* en 1984, *La Tranchée* en 1986, *Les Divisions de la nuit et du jour* en 1989 et *Les Fins* en 1977. Mounif est considéré comme le premier écrivain saoudien à avoir ses œuvres traduites en langues étrangères. Roger Allen³⁰ a souvent fait l'éloge de lui et de son style d'écriture, qui est toujours considéré comme un changement radical dans la nouvelle écriture en termes de contexte et de technique artistique. De plus, trois des romans de Ghazi Al-Qossaibi ont également été traduits en anglais : *Freedom Apartment* (1994), traduit en 1996, *Seven* (1998), traduit en 2001 et *Love Story* (2001) a été traduit en 2002, ainsi que certains de ses autres poèmes et œuvres en prose. À la suite des attentats du 11 septembre, l'intérêt pour la traduction de divers romans saoudiens afin de les rendre accessibles aux lecteurs occidentaux a considérablement augmenté. Par exemple, certains romans de Turki Al-Hamad, comme *Al-Adamah* (1997) et *Al-Shamsi* (1998), ont été traduits en anglais en 2003 et 2004. *Al-Shamsi* (2004, traduit par Paul Starkey) a été présélectionné pour le Prix de fiction étrangère indépendante 2005, avec 16 autres titres.

Dans le même temps, les écrits des femmes saoudiennes ont commencé à attirer l'attention de l'Occident, et les romans des femmes saoudiennes semblaient dignes d'être traduits et publiés en anglais. Les

³⁰ Depuis les années 1970, les écrits du professeur et traducteur américain Roger Allen ont marqué une étape importante dans l'étude de la littérature arabe moderne, en particulier dans le domaine du roman, qui n'avait pas encore atteint la place qui lui revenait dans le milieu universitaire occidental. D'où l'importance du rôle joué par cet homme, qui a tissé son vaste projet de comprendre la littérature arabe moderne comme une littérature vivante qui interagit avec ses propres questions et contextes historiques et sociaux, entre « philologie » et traduction d'une part, et intérêt critique et analyse culturelle d'autre part. Mais le moment le plus significatif dans la carrière d'Allen avec la littérature arabe eut lieu en 1988, lorsqu'il écrivit la lettre nommant Naguib Mahfouz pour le prix Nobel de littérature, plaçant son roman et sa carrière au cœur de la littérature mondiale.

nouvelles de Zainab Hefny ont été traduites en anglais, en français et en néerlandais, et le magazine Banipal³¹ a traduit le premier chapitre de son roman « I Cry No More » en anglais. Ses romans « Features » et « A Pillow for Your Love » sont également disponibles en traduction anglaise. Les prix littéraires décernés aux romanciers saoudiens ont également offert une excellente occasion de traduire leurs romans en langues étrangères et de gagner un nouveau public. Par exemple, remporter le prix Booker a ouvert la voie à la traduction des œuvres primées en anglais et dans d'autres langues. Les romans saoudiens présélectionnés et retenus pour ce prix ont également été traduits. Comme Abdo Khal dans son roman (Throwing Sparks) qui a été traduit par Throwing Sparks, Raja Alem a également quelques romans qui ont été écrits à l'origine en anglais, ainsi que son roman (The Dove's Necklac) et son roman *Les filles de Riyad*, qui a été traduit en 40 langues étrangères.

De même, il y a une question importante liée au rôle du traducteur et de l'auteur dans la traduction de ces œuvres saoudiennes en anglais. Cette relation, qui se caractérise parfois par l'harmonie et la coopération, et qui à d'autres moments apparaît tendue et discordante. Nous savons tous que la traduction de tout texte littéraire pose un défi à la fois linguistique, culturel, esthétique et stylistique. La difficulté de construire un texte littéraire imaginaire combinant deux systèmes culturels et références historiques différents est évidente, d'autant plus que les références culturelles diffèrent et s'entremêlent parfois jusqu'à la collision. Par conséquent, le traducteur doit parfois communiquer avec l'auteur pour expliquer, interpréter et aider le traducteur à comprendre certains symboles et connotations, en particulier avec un

³¹ Un magazine littéraire indépendant fondé à Londres en 1998 par l'éditrice britannique Margaret Obank et l'écrivain irakien Samuel Shimon. Le magazine vise à présenter des œuvres de la littérature arabe contemporaine aux lecteurs anglophones et estime que la traduction littéraire a une grande capacité à inspirer le dialogue et l'interaction culturels. Développer ainsi la compréhension, le respect et la tolérance à l'échelle mondiale. Un indicateur notable de cet intérêt est la création en 2006 d'un prix pour la traduction littéraire en anglais, le Prix Saif Ghobash-Banipal pour la traduction, soutenu par la Fondation Banipal pour la littérature arabe et administré par l'Association des écrivains britanniques. Récemment, le magazine Banipal s'est lancé dans un nouveau projet, en plus de son édition en anglais, elle a lancé une édition en espagnol, dont le premier numéro a été publié en mars 2020.

langage si dense et plein de métaphores et de figures de style qu'il est difficile de trouver un équivalent dans la langue cible. Par exemple : la relation de Raja Alam avec le traducteur Tom McDonough, qui a duré de nombreuses années, comme Raja l'a révélé dans l'une de ses interviews à quel point elle avait une harmonie avec le traducteur et partenaire dans l'écriture de certains de ses romans. Le traducteur devra peut-être revenir vers l'auteur pour lui expliquer certains dialectes des dialogues, par exemple. Le professeur britannique Paul Starkey (traducteur du roman d'Al-Shamisi par Turki Al-Hamad) m'a parlé de l'ambiguïté de certains mots et adjectifs prononcés dans le dialecte du lieu. Il a donc contacté l'auteur et lui a posé des questions sur de nombreux contextes culturels qui apparaissaient dans le roman.

Les caractéristiques de la littérature saoudienne traduite vers le français.

Dans le cadre de la découverte de la nouvelle littérature saoudienne auprès des lecteurs français et francophones, deux romans ont récemment été traduits : *Le Cas critique de K* d'Aziz Mohammed, chez Actes Sud/ Sinbad et *Femmes de la mer* d'Umayma Al Khamis, chez Harmattan, ainsi qu'un recueil de nouvelles intitulé *L'Art de l'abandon* d'Abdullah Nasser, chez Harmattan également. Ces traductions offrent aux lecteurs français et francophones l'occasion de découvrir le nouveau mouvement du roman et de la nouvelle qui se déroule en Arabie saoudite, et donnent une image de l'état du récit moderne représenté par ces deux romans et ce recueil de nouvelles, bien loin de la vision « orientaliste » de la littérature arabe en général. Cette vision orientaliste qui continue de venir à l'esprit de certains éditeurs et lecteurs, et qui est également très éloigné de l'idée de « représentation » locale que présuppose cette vision « orientaliste » dans les œuvres arabes traduites en langues étrangères.

Il suffit de revenir au roman *Le Cas critique de K*, aussi profondément immergé dans la spécificité de son époque ou de son lieu, il parvient à s'adresser au lecteur occidental avec son matériel narratif, ses personnages, ses problématiques et ses techniques narratives. Par exemple, le magazine « Jeune Afrique » a intitulé son bel article sur le roman avec cette phrase : « Kafka en Arabie Saoudite

». L'article ne s'arrête pas à la lettre « kafkaïenne » « Kaf » que porte uniquement le héros saoudien, mais va au-delà pour s'intéresser à la situation difficile et aux problèmes du héros ainsi qu'à la nature et à la force du roman. Ce roman a bénéficié d'une traduction solide et minutieuse de la part de l'orientaliste Simon Corthay, ce qui a certainement contribué à ancrer le texte en français. L'autre roman, *Femmes de la mer*, a également bénéficié d'une traduction de qualité et bien conçue, qui a été réalisée avec beaucoup d'efforts et de soin par la traductrice libanaise Nada Ghosn. Il en va de même pour le recueil de nouvelles du célèbre chercheur et traducteur François Zabbal, rédacteur en chef de la revue française « Qantara », publiée pendant de nombreuses années par l'Institut du monde arabe.

Bien que ces œuvres traduites semblent quelque peu différentes les unes des autres dans leur atmosphère, leurs événements, leurs personnages et même leurs styles, elles réussissent néanmoins à présenter une image des récits saoudiens actuels, qui sont dominés par de multiples écoles, tendances et styles, tels que les récits historiques, environnementaux et sociaux, réalistes et mythologiques, traditionnels et modernes. Le roman *Le Cas critique de K*, qui a été présélectionné pour le prix Booker cette année, et qui méritait peut-être ce prix même s'il s'agit d'un premier roman, d'un roman unique avec une dimension mondiale, à plus d'un niveau, même s'il s'agit du premier roman d'un jeune écrivain issu du monde de la spécialisation scientifique et non littéraire. La structure du roman repose sur le jeu de l'allusion ou de la répétition, lorsque le narrateur et le héros de son histoire, apparaissent à la fois comme une seule personne et deux personnes distinctes, même si le titre suggère leur unité. La personne appelée K est fondamentalement celle qui est dans un état critique, c'est-à-dire le héros-narrateur qui souffre d'un cancer, ce qui l'a mis dans un état très critique. Mais il n'a jamais déclaré que c'était son nom, se contentant de nommer ainsi le héros de son histoire incomplète.

Si le narrateur est un employé d'une société pétrochimique saoudienne, alors son héros est également un employé. Le narrateur imaginait qu'il écrivait l'histoire de ce « double » ou semi-double pendant ses heures de travail, pour échapper à l'ennui du travail quotidien au bureau. Il avoue qu'il a commencé à écrire l'histoire dans

sa tête, et non sur l'écran de l'ordinateur devant lui, avec l'intention de l'écrire plus tard à la maison. Quiconque lit le début du roman dans sa traduction française s'imaginera lire un roman absurde ou existentialiste mondial. Le narrateur commence ses mémoires avec un état de « nausée ». Il ne s'agit cependant pas d'une idée sartrienne, comme l'indique son roman existentiel *La Nausée*. La nausée du narrateur saoudien est plutôt une nausée pathologique, souvent physique. Il était accompagné d'un saignement appelé « épistaxis » et a subi plusieurs séances de cautérisation qui n'ont pas été concluantes : nausées, maux de tête, sang sur l'oreiller, douleurs articulaires. Le narrateur souffre également d'insomnie, comme le font souvent les personnages négatifs, et cela affecte son parcours professionnel dans l'entreprise pétrochimique, rendant le travail ennuyeux et épuisant, en particulier parmi les autres employés qui travaillent comme des robots. Il réussit très bien à se moquer de sa maladie, en comparant le virus du cancer au virus qui infecte habituellement les ordinateurs qu'ils utilisent, au produit chimique qui est la spécialité de l'entreprise et à la chimiothérapie qu'il reçoit pour combattre le cancer dans son corps.

Quant au roman *Femmes de la mer*, qui porte un autre titre en arabe, « Al-Bahriyat », il diffère du roman précédent par son atmosphère et ses thèmes, notamment parce qu'il tend à être « féministe », mais dans un sens beau et humain. En 2018, son auteure, Umaima Al-Khamis³², a remporté la médaille Naguib Mahfouz, décernée par l'Université américaine du Caire, pour son roman « Le voyage des grues à travers les villes d'Agate ». Il est à noter que « Al-Bahriyat » est son premier roman, publié en 2006, et a été imprimé sept fois. Les femmes de la mer sont des femmes qui sont ballottées par les vagues de la mer jusqu'au cœur de la péninsule arabe dans les villes anciennes et nouvelles, et lorsque les vagues se retirent, ces femmes de la mer prennent racine dans la terre de la vie et leurs histoires se mêlent aux histoires d'autres femmes dans les maisons fermées gouvernées par des hommes avec leurs tentations et leurs tendances étranges. Le roman semble être un conte féminin qui réunit deux personnages principaux :

³² Umaima Al-Khamis, née en 1966, est une écrivaine et romancière saoudienne, née à Riyad. Elle est titulaire d'une licence en littérature arabe de l'Université King Saoud - 1989 et d'un diplôme en langue anglaise de l'Université de Washington - 1992 après J.-C.

l'héroïne, « Bahija », et la ville de « Riyad », alors qu'ils s'efforcent toutes deux, chacune à leur manière, d'affronter la domination masculine et la violence qui en résulte. « Bahija » représente le stéréotype d'une femme préoccupée par les détails et les marges de ses problèmes fatidiques et de ses nombreux objectifs afin de réaliser son existence. Omaila Al Khamis dit que dans son roman « Al Bahriyat » il s'agit d'un roman des générations qui a également du poids dans les romans locaux et arabes. Ce qui est frappant, c'est qu'il traite des générations d'une manière qui ne sépare pas chaque génération des autres, mais plutôt les entremêle. Elle admet dans l'une de ses interviews que « Le roman 'Al-Bahriyat' a été ma première expérience d'écriture. Je l'ai écrit avec beaucoup de peur et d'anxiété, et il tournait autour des expériences des femmes levantines qui sont venues dans la péninsule arabe en tant qu'épouses. »

Le recueil de nouvelles *L'Art de lâcher prise*, traduit en français par François Zabbal, est l'un des plus importants recueils de nouvelles publiés récemment en Arabie saoudite et dans le monde arabe. Il présente les caractéristiques et les traits de la narration moderne, en plus de l'expérimentation de l'auteur avec des techniques de narration, recherchant des formes très éloignées de l'art narratif établi. L'écrivain s'éloigne de la tendance descriptive et cherche à analyser ses personnages et à mettre en évidence leurs préoccupations. Et faire en sorte que les événements qu'ils vivent soient basés sur un contexte humain, en termes d'actions, de réactions, de questions, de doutes et de suspicions. Les histoires, remplies d'obsessions et de cauchemars, ne sont pas dénuées d'une touche d'ironie fondée sur des paradoxes narratifs et des affrontements entre réalité et imaginaire. Dans l'une de ses nouvelles, le narrateur suppose que le jour qu'il a commencé a déjà été utilisé, comme s'il s'agissait d'un vêtement, par exemple, et comme si quelqu'un d'autre l'avait utilisé avant lui. Puis, il s'avère que c'est une journée ridée, et son dos apparaît taché de taches sombres. Le narrateur halluciné voit que ce jour qui est arrivé n'est pas nouveau, mais a été gâché par quelqu'un avant lui, qui en a pris le meilleur et a laissé derrière lui une partie de la saleté.

Conclusion

Les écrivains écrivent de la littérature locale, et la littérature mondiale est la création du traducteur (écrivain de l'ombre), car sans traduction nous n'aurions pas connu de littérature écrite dans d'autres langues, y compris le français et cette littérature serait restée une littérature locale qui n'est connue que de ceux qui parlent sa langue. Nous avons pu montrer, à travers la présente étude, que L'Arabie saoudite a radicalement changé au cours des dernières décennies ; les écrivains de ce pays ont été en première ligne face à de nombreuses contradictions. Cela leur a permis d'acquérir une immunité culturelle et littéraire qui a mis en lumière les œuvres littéraires remarquables d'un certain nombre d'écrivains distingués qui sont sortis victorieux de leur lutte contre les contradictions sociales en matière de créativité et de beauté. Ce qui laisse peut-être le lecteur occidental dans un état d'étonnement, ce sont les expériences littéraires passionnantes qui se caractérisent par une audace délibérée et une conscience culturelle. Il s'agit d'idées stéréotypées sur la société saoudienne et sa littérature, mais ces idées fausses se sont évaporées pour ceux qui s'intéressent à la littérature en général, ainsi que pour les traducteurs et les éditeurs. D'autant plus que les œuvres d'Abdo Khal, Raja Alam, Muhammad Hassan Alwan et d'autres ont fourni une image littéraire et esthétique brillante, qui a été consolidée ces dernières années grâce aux traductions en français. Mais c'est une anomalie car d'autres œuvres présentées à la fois aux lecteurs français et francophones sont les meilleurs exemples de la littérature saoudienne. Parmi celles-ci, on trouve en premier lieu les traductions d'Éric Gauthier, spécialiste de la littérature arabe contemporaine. Il a traduit certaines œuvres d'Abdul Rahman Mounif, comme *Les fins* qui a été publiée en 2013. La même année, il a publié une traduction de l'écrivain décédé Ghazi Al-Qossaibi. Mais l'obtention du prix Booker par Abdo Khal et Raja Alem a ouvert la porte à la traduction d'un certain nombre de romans remarquables. Ce fut aussi l'occasion pour les lecteurs français de découvrir chez Actes Sud une littérature différente et des romanciers de renom comme Mohammed Hassan Alwan, qui a créé la surprise en remportant avec son roman *Le Castor* le Prix de littérature arabe 2015, supervisé par la Fondation Jean-Luc Lagardère et l'Institut du monde arabe. L'intérêt de la traductrice distinguée Stéphanie Dujols pour la littérature saoudienne est évident pour la première fois, ayant déjà émergé à travers ses excellentes

traductions de Muhammad al-Bussati, Sa'id al-Kafrawi et Ibrahim Aslan. Elle possède environ 20 traductions d'œuvres provenant de divers pays arabes, notamment d'Égypte, d'Irak et de Palestine. Sa traduction du *Castor* est une traduction littéraire créative qui encouragera doublement les éditeurs et les traducteurs à faire découvrir la littérature saoudienne aux lecteurs français passionnés par la littérature mondiale. Peut-être que la littérature saoudienne atteindra la renommée et l'influence d'autres littératures mondiales, comme les littératures japonaise et latino-américaine, qui ont une forte présence dans la langue française et ses traditions culturelles et de lecture.

Bibliographie.

Ouvrages sur la traduction :

- ALBIR Amparo Hurtado : *La Notion de fidélité en traduction*, Paris, Didier- Erudition, 1990.
- ALBIR Amparo Hurtado : « La traduction : classification et éléments d'analyse », in *Meta*, vol. 41, n° 3, 1996.
- Al- GAZZAR Moucif, الترجمة ونظرياته (*La traduction et ses théories*), Tunis, Dar qirtag, 1989.
- Al-MAIMAN Salwa, *Roman et champ littéraire en Arabie saoudite depuis 1959*, Thèse, Paris, INALCO, 2006.
- BACCOUCHE Taïeb et CLAS André : *Traduire la langue, traduire la culture*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2003, 364.
- BALLARD Michel : De Cicéron à Benjamin : *Traducteurs, traductions, réflexions*, Arras, Artois Presses Université, 1992.
- BALLARD Michel : *La Traduction, contact de langues et de culture*, Arras, Artois Presses Université, 2005, 192 p.
- BALLARD Michel : *Le nom propre en traduction*, Paris, Orphys, 2001.
- BALLARD Michel : *Qu'est- ce que la traductologie*, Arras, Artois Presses Université, 2006, 305 p.
- BALLARD Michel : *Traductologie et enseignement de traduction à l'université*, Arras (Pas- de- Calais), Artois Presses Université, 2009, 333p.
- BALLARD Michel et EL KHALADI Ahmed : *Traductologie, linguistique et traduction*, Arras (Pas- de- Calais), Artois Presses Université, 2003, 310 p.
- DIDIER Charles, رحلة الي الحجاز في النصف الثاني من القرن التاسع عشر (*Voyage au Hedjaz durant la seconde moitié du 19ème siècle*), Riyad, Dar Al Fayçal al Taqafiya, 2001.
- DIDIER Charles, *Séjour chez le grand-chérif de la Mecque*, Paris, Hachette, 1857.

- ECO Umberto et BOUZAHER Myriem : *Dire presque la même chose* : expérience de traduction, Paris, B. Grasset, 2007, 460 p.
- GEMAR Jean- Claude : *Traduire ou l'art d'interpréter : Fonctions, statut et esthétique de la traduction*, Québec, P. Université Québec, 1995.
- GENIN Isabelle : *Traduire l'intertextualité*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2006.
- GILE Daniel : *La Traduction : la comprendre, l'apprendre*, Paris, P.U.F, 2004, 278 p.
- GUIDERE Mathieu : *Introduction à la traductologie : Penser la traduction : hier, aujourd'hui, demain*, Bruxelles, DE BOECK, 2008, 169p.
- GUIDERE Mathieu : *La Traduction arabe, méthodes et applications : de la traduction à la traductique*, Paris, Ellipses, 2005, 261 p.
- HECHAIME Camille I. : *La Traduction par les textes, Beyrouth*, Dar El Machreq, 1982, 183 p.
- ISRAEL Fortunato et LEDERER Marianne : *Théorie interprétative de la traduction : Genèse et développement*, Paris, Lettres modernes Minard, 2005, 197 p.
- JAUSS HANS Robert, *Pour une esthétique de la réception, traduit de l'allemand par Claude Maillard, préface de Jean Starobinski*, Gallimard, 1972.
- KLINKERT Thomas et WETZEL Hermann H : *Traduction = interprétation, interprétation= traduction : l'exemple Rimbaud*, Paris, H. Champion, 1998, 158p.
- RIGOLET- ROSE David, *Géopolitique de l'Arabie saoudite*, Paris, Armand Colin, 2005.

• Ouvrages consacrés à la linguistique :

- FROMIHAQUE Catherine et SANCIER- CHATEAU Anne : *Analyse stylistique : formes et genres*, Paris, Armand Colin, 2005, 234 p.
- FROMIHAQUE Catherine : *Les figures de style*, Paris, Nathan, 1995, 128 p.

- GARDE- TAMINE Joëlle : *La construction du texte : de la grammaire au style*, Paris, Armand Colin, 1998, 192 p.
- GOUVARD Jean- Michel : *La Pragmatique : outil pour l'analyse littéraire*, Paris, Armand Colin, 1998.
- GREVISSE Maurice : *Cours d'analyse grammaticale*, Paris, Hatier, 1969, 368p.
- JAKOBSON Roman : *Essais de linguistique générale (1) Les fondations du langage*, Traduit par Nicolas RUWET : Paris, Éditions de Minuit, 1963.

Œuvres saoudiennes.

- 'ABD AL-MALIK Warda, *al-Awba*, Dār al-Sāqī, Beyrouth, 2007.
- Al-AFGHANI Muḥammad 'Ālim, « al-Riwāya al-'arabiyya wa ḥajātunā ilayhā », *al-Manhal*, vol. 5, n° 6, jumādā al-ūlā 1360/mai 1941.
- Al-ANSARI, 'Abd al-Quddūs, *Al-taw'amān*, Damas, Maṭba'at al-ṭaraqī, 1930.
- Al DAMANHURI Ḥamed, *Thaman al taḍḥiya*, Dār al Fikr, Le Caire, 1959.
- Al ḤAMAD Turkī, *Aṭiyāf al azzīqa al mahjūra*, Dār al Sāqī, Beyrouth, 1998.
- AlWAN Muḥammad Ḥasan, *Saqf al-kifāya*, al-Fārābī, Beyrouth, 2002.
- BADI Ibrāhīm, *Ḥubb fī al-Sa'ūdīyya*, Dār al-Adāb, Beyrouth, 2007.
- KHAL 'Abduh, *Fusūq*, Dār al-Sāqī, Beyrouth, 2005.
- KHAL 'Abduh, *Les Basses œuvres*, trad. Frédéric Lagrange, Paris, Books, 2014.
- NAQSHABANDI Hānī, *Ikhtilās*, Dār al-Sāqī, Beyrouth, 2007.
- Al-QUSSAYI Ghāzī, *Shuqqat al-ḥuriyya*, Dār al-Rayyes, Londres, 1994.
- Al QUSSAYI Ghāzī, *al-'Aṣfuriyya*, Dār al-Sāqī, Beyrouth, 1996.
- Al-ṢANEA 'Rajā', *Banāt al-Riyāḍ*, Dār al-Sāqī, Beyrouth, 2005.

Al ŞANEA' Rajaa, *Les filles de Riyad*, traduit de l'arabe par Simon Corthay et Charlotte Woillez, Plon, 2007.

TRAWRI Maḥmud, *Maymūna*, Dā'irat al-thaqāfa wa-l-i'lām, Sharjah, 2002.

● Thèses :

- AL AWADHI Hamid : *La difficulté en traduction : Approche théorique et pratique dans le domaine de la traduction français arabe*, (thèse de doctorat), Paris, École supérieure d'Interprètes et de Traducteurs, 1998.

- CORDONNIER Jean-Louis, *L'homme décentré : culture et traduction/traduction et culture*, (thèse doctorale), Besançon, Université de Franche Comté, 1989.

- FODA Abdel Rahman : *Étude analytique des problèmes traductologiques dans trois romans de Taher Ben Jellon*, (thèse doctorale), Université d'AL AZHAR, Faculté de Langues et Traduction, Caire, Égypte, 2003.

- HENRY Jacqueline : *La traduction des jeux de mots*, (thèse de doctorat), Paris, École supérieure d'Interprètes et de Traducteurs, 1993.

- KHALIFA Ahmed Mahmoud : *Marie Ferranti , " La princesse de Mantoue ", traduction vers L'arabe suivie d'une étude littéraire et de problèmes de traduction*, (Thèse de Magistère), Université d'AL AZHAR, Faculté de Langues et Traduction, Caire, Égypte, 2001.

- Dictionnaires :

- BOUSSINOT Roger : *Dictionnaire des synonymes, analogie et antonymes*, Paris, Bordas, 1981.

- *Dictionnaire Hachette encyclopédique illustré*, Paris, Hachette Livre, 2001.

- DUBOIS Jean, GIACOMO Mathée, GUESPIN Louis, et Al. : *Dictionnaire de linguistique*, Paris, Larousse, 2001, 514 p.

- IDRIS S.: Al-Manhal, *Dictionnaire bilingue français/arabe*, Beyrouth, 30e édition, 2002.

تحديات ترجمة الأدب العربي الحديث إلى الفرنسية: الأدب السعودي إنموذجاً

ملخص

في عصر الانفتاح الثقافي، تبرز الترجمة كوسيلة أساسية للتواصل بين الحضارات، وتعمل كجسر لنقل المعرفة، وتعزيز الحوار، وبناء التفاهم بين الشعوب. إلا أن حركة الترجمة العربية تواجه تحديات متعددة، تتراوح بين هيمنة الاعتبارات التجارية، وغياب العمل الجماعي المنظم، وضعف الدعم المؤسسي، بالإضافة إلى قلة الاهتمام بالنصوص ذات القيمة الثقافية والعلمية. من خلال استكشاف وجهات النظر المختلفة لترجمة الأدب العربي بشكل عام والأدب السعودي إلى الفرنسية بشكل خاص، نحاول أن نفهم كيف يمكن للترجمة التغلب على التحديات الحالية وأن تكون بمثابة وسيلة حقيقية لجمع الناس وتعزيز التواصل الثقافي، وبالتالي المساهمة في تقدم المعرفة وتعزيز حضور الأدب العربي، والأدب السعودي بشكل خاص، على المسرح العالمي. لقد تغيرت المملكة العربية السعودية بشكل جذري خلال العقود القليلة الماضية. لقد كان الكتاب في هذا البلد في الخطوط الأمامية لمواجهة العديد من التناقضات. ولعل ما يثير دهشة القارئ الغربي هو التجارب الأدبية المثيرة التي تتميز بالجرأة المتعمدة والوعي الثقافي. هذه الأفكار النمطية عن المجتمع السعودي وأدبه، ولكن هذه المفاهيم الخاطئة تبخرت واختفت بفضل الترجمات إلى الفرنسية. مما يدفعنا إلى طرح بعض التساؤلات: ما هي الأسباب أو الدوافع وراء هذه الترجمات وكيف تم استقبال هذه الروايات في المجال الأدبي الفرنسي والناطق بالفرنسية؟ هل ستكون النسخة المترجمة من الروايات السعودية أفضل من النسخة العربية، وهل سيكون للمترجم دور في تحسين جودة النص، كما هو الحال مع بعض الروايات العربية التي حصلت على جوائز بسبب جودة ترجمتها؟

الكلمات المفتاحية: الترجمة من العربية، الأدب العربي الحديث، الأدب السعودي، التهميش، التحديات.